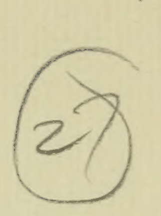
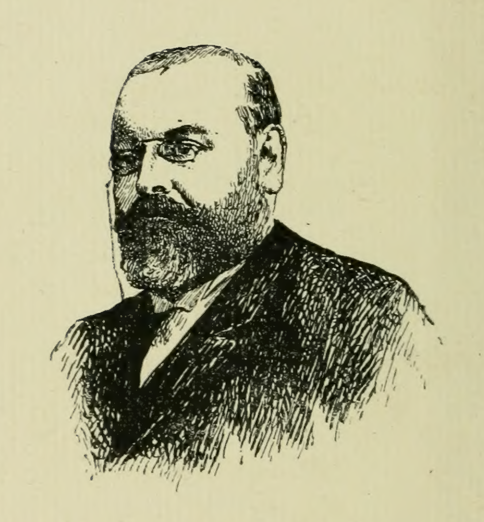

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01318832 1



AUX JARDINS DE MURCIE
PIECE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LA SCÈNE DE L'ODÉON LE 25 NOVEMBRE 1911. REPRISE SOLENNELLEMENT AU THÉATRE ANTOINE SOUS LA DIRECTION DE F. GÉMIER LE 15 OCTOBRE 1919.



IOSÉ FELIU Y CODINA

PERSONNAGES

		ODEON	ANTOINE
		M[mes]	M[mes]
MARIA DEL CARMEN	(18 *ans*)	L. Guett	Falconetti
CONCEPTION	(50 *ans*)	Descorval	C. Clasis
FUENSANTICA	(16 *ans*)	F. Roussay	Lina Bruze
		MM.	MM.
PENCHO	(25 *ans*)	R. Joubé	H. Rollan
XAVIER	(24 *ans*)	J. Hervé	Puylagarde
DOMINGO	(50 *ans*)	Malavié	Daragon
DON FULGENCIO	(56 *ans*)	Chambreuil	Janvier
PEPUSO	(55 *ans*)	Denis d'Inès	Stacquet
MIGALO	(48 *ans*)	G. Flateau	Vallée
ANTON	(40 *ans*)	Decaye	Blancard
ROQUE	(22 *ans*)	Oetly	Delaitre
ANDRES	(24 *ans*)	Bonvalet	Marey
VINCENT	(23 *ans*)		Balpetré
TONETE	(22 *ans*)		Delhoste

PAYSANS, PAYSANNES ET ENFANTS DE LA HUERTA.

DE NOS JOURS DANS LA HUERTA DE MURCIE.

AUX JARDINS DE MURCIE

PIÈCE EN TROIS ACTES DE JOSÉ FELIU Y CODINA ADAPTÉE PAR CARLOS DE BATLLE ET ANTONIN LAVERGNE. MUSIQUE DE SCÈNE DE H. M. JACQUET SUR DES AIRS POPULAIRES DE LA PROVINCE DE MURCIE



AUX ÉDITIONS DE LA SIRÈNE, PARIS
12, RUE DE LA BOÉTIE, MCMXIX

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

La petite place d'un ermitage, à l'intérieur de la Huerta. A droite, la chapelle sur la porte de laquelle on lit cette inscription : « Chapelle de la Vierge ». — A gauche de la chapelle, et collée à elle, une maisonnette avec fenêtres et porte praticable. Le site est entouré d'une verte et abondante végétation, jusqu'au pied de la sierra élevée et escarpée qui ceint l'horizon ; champs de maïs, touffes de figuiers de Barbarie, mûriers, cyprès, palmiers, etc... On voit aussi les maisonnettes et les cabanes des paysans de la Huerta, éclaboussant de blanc la masse de verdure. Le sol est divisé par plusieurs sentiers et coupé par quelques canaux d'irrigation que l'on traverse sur de petits ponts de planches ou de pierre. A côté de la porte de l'ermitage, un banc de pierre et, au premier plan, à gauche, sous un arbre, un autre banc.

SCENE PREMIERE (1)

Roque et plusieurs jeunes gens. Les uns assis sur le banc de l'ermitage ou accroupis sur le sol, d'autres debout, grattant la terre avec leurs bâtons en crosse ; ils forment différents groupes. Andrès entre par la gauche, suivi d'autres jeunes gens. Tous en habits de fête. La cloche de la chapelle est en train de sonner la messe.

ANDRES, *s'adressant au groupe qui se trouve près de l'ermitage.* — Bien le bonjour, les amis !

VINCENT. — C'est le premier coup de la messe ?

ROQUE. — Non, le second.

TONETE. — Tu as donc perdu tes oreilles cette nuit ?

ANDRES. — Cette nuit?... Nous l'avons passée tout entière à chanter dans le village.

ROQUE. — Nous autres... Nous ne courons pas les rues en chantant, la nuit !

ANDRES. — Mais il n'y a rien à regretter puisque nous arrivons à temps pour entendre la messe.

ROQUE. — Oh ! oui, vous, vous pouvez tout vous permettre, tandis que nous, nous devons laisser nos guitares à la maison, rentrer nos chansons dans la gorge...

TONETE. — Et recevoir les coups.

(*Rires.*)

(1) MUSIQUE. N° 1. OUVERTURE.

SCENE II

Les mêmes, Anton avec son bâton d'alcade entre par la gauche.

ANTON. — Bonjour, Messieurs.

ROQUE et les autres. — Bonjour, père Anton. Salut, père Anton.

ANTON. — Oh! oh! l'église sera pleine. Vous êtes nombreux.

ROQUE. — L'attrait des réunions.

VINCENT. — Là où vont les uns, les autres courent.

ANDRES. — Pour mieux se chamailler.

VINCENT. — Pour sûr!

ANTON. — Ah! pas de ça, les amis, pas de ça! N'essayez pas de chatouiller mon autorité, car alors...

ROQUE. — On s'en garderait bien. Il y a trop de nuages dans le ciel pour qu'on s'expose encore à la pluie; mais chacun peut bien dire ce qu'il pense.

ANTON. — Et que penses-tu, toi? Voyons.

ROQUE. — Moi... je pense beaucoup de choses... Moi, et tous ceux de ce côté-ci du canal...

TONETE. — Mais comme celui qui vous mène c'est le père Maticas qui vous a fait nommer alcade, nous savons que, pour nous, il n'y a qu'à nous taire.

ANTON. — On doit obéir au père Maticas comme s'il était le gouvernement de Sa Majesté. Ce qu'il dit,

on doit le faire, et si quelqu'un n'est pas content... tant pis pour lui.

ANDRES. — Personne ici n'a à se plaindre de vous, père Anton!

ROQUE. — Vous autres, parbleu! Comme vous êtes du clan du père Maticas, on ne vous refuse rien.

ANTON. — Toujours est-il que ce ne sont pas ceux-là qui me donnent le plus à faire.

ROQUE. — Alors, c'est nous autres ?

TONETE. — Est-ce que nous ne sommes pas encore assez humiliés?

ANTON. — C'est justice que vous le soyez. Du reste, si vous ne dites rien, nous savons bien que ce n'est pas par vertu, mais pour une raison que nous connaissons tous.

VINCENT. — Tout simplement parce que votre chef, le fils du Père Pascualo vous a lâchés.

ANTON. — Ah ! oui, Pencho, l'intrépide, la forte tête, celui qui vous a entraînés dans les disputes et les batailles. Réputation de vaillant, certes, il l'avait ; mais celle d'avoir les pieds légers, il l'a gagnée aussi depuis qu'un beau jour il s'est mis à courir pour ne reprendre haleine qu'en débarquant à Oran.

ROQUE. — Puisqu'on l'accusait...

VINCENT. — Et avec raison.

TONETE. — Comment avec raison ?

ANTON. — Oui, avec raison... Si l'un d'entre vous

sait écrire, qu'il lui conseille en quatre lignes de ne jamais remettre les pieds ici. Le procès n'a pu se poursuivre parce que... parce que ceux qui savaient n'ont rien voulu dire. Mais ce n'est pas fini, et le taureau reste toujours au milieu de l'arène à la disposition de celui qui voudra y descendre pour le courir. Si jamais ce garçon revient par ici, et si je lui mets la main au collet... allez ! ce n'est pas une affaire qui regarde le père Maticas seulement, savez-vous ? J'ai aussi un compte personnel à régler avec lui. Que l'un de vous lui écrive ça sur un petit bout de papier.

ROQUE. — Inutile ! Pencho sait bien que s'il revenait vous l'enverriez vite au bagne ou à l'échafaud.

ANTON. — En attendant, jeunes gens, tâchez de vous tenir tranquilles. (*A Andrès et à ceux qui sont entrés avec lui.*) Vous autres, accompagnez-moi jusqu'à la grand'route où les gendarmes m'attendent...

ANDRES. — Et si nous manquons la messe ?

ANTON. — Vous ne la manquerez pas, moi aussi je tiens à l'entendre. Aujourd'hui, la messe sera retardée, car Don Fulgencio qui est venu voir le chapelain doit y assister. Allons ! en route.

ANDRES. — Allons! (*Ils vont sortir lorsque Pepuso arrive par un des sentiers.*)

SCENE III

Les mêmes, Pepuso, vêtu du costume caractéristique de la Huerta de Murcie: larges culottes blanches, ceinture rouge, gilet clair, foulard de soie noué autour de la tête, chapeau calañes et mante sur l'épaule.

PEPUSO, *entre ses dents et mâchant un cigare.* — Maudite soit la semence des fripouilles !...

ANTON. — Qu'y a-t-il, Pepuso? Tu rages déjà?

PEPUSO, *durement.* — Ma mère m'a fait ainsi.

ANTON. — Et toujours avec tes belles culottes, quand les quitteras-tu ?

PEPUSO. — Ça ne te regarde pas, tout alcade que tu sois !

ANTON. — Mais personne ne s'affuble plus de cette façon.

PEPUSO. — Il me plaît d'être vêtu ainsi, et nul ne me dépouillera des habits qui sont sur moi. Avec ces culottes ma mère m'a mis au monde... Je les porterai quand on me donnera les saintes huiles et ce n'est pas près d'arriver. Je ne vous empêche pas de vous habiller comme bon vous semble. Pour ceux qui veulent s'empaqueter de toutes les fantaisies de maintenant, le tailleur est là pour sangler les côtes à faire craquer les coutures... Moi, je m'habille selon mes goûts et mes sentiments, je suis fidèle à notre vieux costume, larges

culottes, boutons de chemise en or fin, mante sur l'épaule jusqu'à la Fête-Dieu et je m'en fais gloire, comme de ce tabac de contrebande... quoi qu'il ne brûle pas. Ah ! malédiction, c'est ainsi que nous devrions tous être.

ANTON. — Quel sauvage tu es resté.

PEPUSO. — Tu ne me changeras pas.

ANTON. — Que Dieu te garde !

ANDRES. — Et qu'il vous calme.

PEPUSO, *entre ses dents.* — Allez-vous en à tous les diables !

SCENE IV

Pepuso, Roque et jeunes gens.

ROQUE, *quand Anton, Andrès et les autres sont sortis.* — Qu'est-ce que c'est que cela, père Pepuso ? Que se passe-t-il ?

PEPUSO. — Il se passe... il se passe qu'on ne peut plus vivre ici et qu'un homme s'y damne à force de rager ! Plaise à Dieu qu'une nuée de sauterelles, ou même d'éléphants nous réduisît tous en poussière, moi le premier, le père Maticas le deuxième et tous les autres ensuite !

ROQUE. — Comme vous avez raison !

PEPUSO. — Et voilà qu'après tous ces embêtements, des jeunes gens viennent vous demander s'il se

passe quelque chose ?... Malédiction ! On dirait que vous avez été nourris avec des pépins de coing.

ROQUE. — Allons donc ! c'est du piment en poudre que nous mangeons.

PEPUSO. — Ça ne vous démange guère.

ROQUE. — Avec ça, que nous ne nous grattons pas !

PEPUSO. — Vous vous grattez en cachette, alors ?

ROQUE. — Nous ne pouvons pas faire autrement.

PEPUSO. — Vous ne pouvez pas faire autrement?... Parce que vous ne me suivez pas. Moi,... vous savez où j'ai été ? Eh bien ! je n'ai pas changé depuis le temps où je soufflais dans mon clairon à me rompre les veines du cou, là-haut, sur la colline de la Crête-du-Coq! On avait encore du sang dans les veines dans ce temps-là et on se révoltait ! Oui, je suis resté le même, moi, et si j'avais le pouvoir d'arranger les choses à ma guise... une nuit flamberait une maison, une autre nuit une grange, et puis un champ de maïs... toute la province y passerait.

ROQUE. — Ce n'est pas possible.

PEPUSO. — Précisément parce que vous n'avez pas de sang dans les veines. Il n'y en avait qu'un qui savait faire jaillir de vous des étincelles, à force de battre le briquet, c'était le jeune Pascualo ; mais depuis qu'il est parti, notre Pencho, vous êtes comme le troupeau qui sent le loup.

ROQUE. — C'est vrai.

PEPUSO. — Les autres savaient bien pourquoi ils le faisaient fuir. Mais attendez, car si le garçon a du sang...

ROQUE. — S'il a du sang...

PEPUSO. — S'il en a, il reviendra, et bientôt. Je lui ai envoyé une lettre... Parce que nous nous écrivons...

ROQUE. — Oui, nous le savons.

PEPUSO. — Je lui dis sur ce papier des choses qui lui incendieront l'âme. Je lui dis, oui, je lui dis : « Ici, tous tes amis sont persécutés. Ton père, on le bafouille et on le vole, ton frère est obligé de travailler aux mines. Et, en plus de ton bien qu'on pille, on te souffle ta fiancée, qui est déjà celle d'un autre... » Il me semble que si un pareil chambard ne le ramène pas à toute vitesse...

ROQUE. — Pour le père et le frère, soit ; mais pour la fiancée, vous vous trompez, Maria del Carmen n'oublie pas Pencho.

PEPUSO. — Comment, elle ne l'oublie pas, elle qui aujourd'hui n'a de regards que pour le fils du père Maticas !...

ROQUE. — Ce n'est pas elle... Ce sont ses parents qui...

PEPUSO. — Ce sont ses parents qui l'ont obligée à rester au chevet de Xavier ? Allons donc ! si elle est aux petits soins pour ce garçon depuis dix mois... Si elle a

essayé de le guérir de sa blessure, c'est que ça lui plaisait.

ROQUE. — Mais la pauvrette a fait cela pour amadouer les Maticas et qu'ils ne tentent rien contre Pencho.

PEPUSO. — Tu crois, toi, qu'une femme est capable de tout cela ?

ROQUE. — Certainement ! et de bien plus encore si le sort de son amoureux est en jeu.

PEPUSO. — Es-tu nigaud ! Moi, je suis moins naïf, jamais une femme ne m'a fichu dedans.

ROQUE. — Vous en avez aimé beaucoup ?

PEPUSO. — Aucune !... Tu vois donc si je dois bien les connaître ! Quant à la fille du père Migalo... Rien n'est plus clair ! Pourquoi faisait-elle aujourd'hui ce que je viens de lui voir faire ?... Oui, je l'ai vue, moi !... pourquoi cette quête pour faire dire une messe de santé en faveur du fils Maticas ?

ROQUE. — Non, père Pepuso, si elle désire si ardemment la guérison de Xavier, c'est seulement pour arranger les choses, pour que Pencho revienne et qu'ils puissent se marier !

PEPUSO. — Tu verras qu'il y aura mariage avant que celui d'Oran soit là ! Et ce sera tant mieux, car après Pencho reviendra et de rage il chambardera tout ici comme je le demande à Dieu depuis si longtemps.

SCENE V

Les mêmes, Don Fulgencio qui sort de la maison contiguë à la chapelle.

DON FULGENCIO. — Jésus, mon Dieu ! Qu'est-ce qui nous attend !

PEPUSO. — Bonjour, Don Fulgencio.

DON FULGENCIO. — C'est pour bientôt ce cataclysme ? Je voudrais le savoir pour me mettre en lieu sûr !

PEPUSO. — Vous avez le temps.

DON FULGENCIO. — Qu'avez-vous donc, pour être continuellement à brandir la foudre ? La tranquillité et la beauté de ce pays, un vrai paradis, devraient vous porter à l'amitié et à la concorde.

PEPUSO. — Vous savez bien où j'ai été.

DON FULGENCIO. — Oui, mon ami, oui, à la Crête-du Coq ! Mais n'y remonte plus.

PEPUSO. — Ici, il n'y a pas d'autre façon de tuer les moustiques que la mienne.

DON FULGENCIO. — Bon, bon, que la paix règne parmi les gens de la Huerta ! Aujourd'hui, j'ai fait retarder l'heure de la messe.

ROQUE. — Vous êtes venu voir le curé ?

DON FULGENCIO. — Il paraît qu'il ne va pas très

bien. Je sors de chez lui; mais, il est au confessionnal et j'attendrai qu'il ait fini. Il m'a fait appeler.

PEPUSO. — Alors, il est sûr de son affaire.

DON FULGENCIO, *plaisantant.* — Tu as bigrement raison.

PEPUSO. — Pour sûr! La maladie et par-dessus le marché le médecin... Moi, aucun ne m'aura jamais entre ses mains.

DON FULGENCIO. — Je le crois, tu ne lui donneras pas le temps. Toi, tu mourras d'un éclatement!

ROQUE. — Quant à moi, si vous n'étiez pas si cher, Don Fulgencio, je ne voudrais pas être tué par d'autres que vous.

DON FULGENCIO. — Merci, mon ami, en attendant, dans cette contrée, c'est vous qui tuez le médecin, car vous n'êtes jamais malades.

ROQUE. — Pourtant, j'en sais un qui est bien malade...

TONETE. — Et qui a de quoi...

ROQUE. — Si vous n'y mettez pas la main pour le rapiécer...

PEPUSO. — Oh ! Et même s'il l'y met...

DON FULGENCIO. — De qui parlez-vous?

ROQUE. — De Xavier, le fils du père Maticas.

DON FULGENCIO. — Mais, il va bien...

ROQUE. — On le dit, parce que, à force de volonté, il a quitté le lit et court les chemins.

PEPUSO. — Celui-là ne lèvera plus la tête.

DON FULGENCIO. — Il est hors de danger, mes amis, Dieu merci ! Et il sera bientôt tout à fait guéri.

PEPUSO. — Par votre science ?

DON FULGENCIO. — Non ! Grâce à sa fiancée. Je me suis trouvé nez à nez avec elle dans une maison où elle quêtait pour une messe de santé.

ROQUE. — Sa fiancée ? Etes-vous sûr qu'elle soit sa fiancée ?

DON FULGENCIO. — Maria del Carmen, la fille du père Migalo ? Mais certainement.

ROQUE. — Non, Monsieur, non, elle ne l'est pas.

DON FULGENCIO. — Voyons, voyons, mon ami ! la chose ne peut pas être plus évidente ! Quelle femme, si elle n'était poussée par une très grande affection, s'en irait quêter pour une messe de santé ? Ce ne peut être le fait que d'une mère, d'une fille... ou d'une amoureuse, et encore très passionnée.

PEPUSO, *à Roque.* — Tu entends ce que disent les savants ?

DON FULGENCIO. — Cette quête... Mais c'est un vrai chemin de croix à parcourir ! Mendier de porte en porte... en recevant les rebuffades et les affronts de tout le monde, car si l'on n'agit pas ainsi, on n'accomplit pas le vœu ! Voyons, voyons ! Cette jeune fille n'est pas seulement la fiancée de Xavier, mais encore, je vous l'assure, elle l'aime éperdument.

PEPUSO. — Quant à celui qui est parti, loin des yeux, loin du cœur !

DON FULGENCIO. — Et qui est donc celui qui est parti?

ROQUE. — Pencho, le fils du père Pascualo.

DON FULGENCIO. — Vraiment !... Eh bien ! mon enfant, je dirai comme Pepuso.

PEPUSO. — Et je le répète.

DON FULGENCIO. — D'autre part... Etant donné ce que Pencho a fait... Je comprends que Maria del Carmen...

TONETE. — Ce que Pencho a fait...

PEPUSO. — Ce qu'il a fait... ce qu'il a fait... Il faudrait le savoir !

DON FULGENCIO. — Cependant, il s'est bel et bien enfui à Oran...

PEPUSO. — Dame ! on allait lui tomber dessus. Mais quant à savoir... L'enquête n'a rien fait découvrir. Xavier déclare ne pas connaître son agresseur, et comme ils n'étaient que tous les deux... cherchez, le chemin est large.

ROQUE. — En outre, si cela fut...

PEPUSO. — Il ne faut pas dire que cela fut...

ROQUE. — Mais je ne le dis pas... Je dis que si cela fut, ce fut un duel et tout se passa loyalement. La blessure de Xavier n'est pas dans le dos, mais au beau milieu de la poitrine.

PEPUSO. — Et fameuse... de main de maître !...

DON FULGENCIO. — Allons, ne parlez plus de ça et préparez votre obole, car voici s'approcher Maria del Carmen et la petite paysanne qui l'accompagne.

PEPUSO, *faisant mine de s'éloigner.* — Moi, je ne veux pas la voir...

DON FULGENCIO. — Ça ferait mal à ta bourse?

PEPUSO. — Ce qui me fait mal à moi... (*Restant.*) Vous allez le savoir !

SCENE VI

Les mêmes, Maria del Carmen et Fuensantica. Toutes deux sont vêtues des habits de fête des femmes de la Huerta et elles ont sur la tête la mantille avec un galon de velours. Maria del Carmen porte à la main un mouchoir à dentelles qu'elle tient par les quatre bouts et au fond duquel il y a quelques pièces de monnaie.

FUENSANTICA, *à Maria del Carmen.* — Allons... A ceux qui attendent la messe !

MARIA DEL CARMEN, *s'arrêtant, craintive.* — Ah ! mon Dieu !... Qu'ils sont nombreux !

FUENSANTICA. — Ils sont tous du pays, n'aie pas honte.

DON FULGENCIO, *les regardant s'avancer.* — Fruits de bénédiction que produit la Huerta !

MARIA, *s'avançant et présentant son mouchoir.* — Pour l'amour de Dieu, une aumône pour une messe de santé !...

FUENSANTICA, *au groupe de jeunes gens.* — Allez ! Elle est très fatiguée, la pauvrette. Au lever du soleil, nous étions déjà à Murcie. Donnez-lui votre obole, afin qu'elle puisse s'asseoir et se reposer un petit instant.

DON FULGENCIO, *à Maria del Carmen qui lui présente le mouchoir.* — Moi, j'ai déjà donné.

MARIA, *honteuse.* — Ah ! C'est vrai !

FUENSANTICA. — Donnez donc deux fois, vous êtes assez riche !

DON FULGENCIO. — Riche ! un médecin de campagne, un homme qu'on raille en l'appelant savant ! (*A Maria del Carmen.*) Excuse-moi !

MARIA, *s'adressant aux autres.* — Pour une messe de santé... (*A Pepuso.*) Une petite aumône...

PEPUSO. — Va-t'en d'ici ! Si encore c'était pour une messe de Requiem !

FUENSANTICA. — Je souhaite qu'on vous repousse ainsi le jour du jugement dernier.

ROQUE, *jetant une pièce de monnaie dans le mouchoir.* — Moi, je donne mon sou ! Car je devine fort bien d'où vient l'idée de cette messe et quel est son but.

MARIA. — Dieu te le rende, Roque ! (*A un autre jeune homme qui lui donne son aumône.*) Et à toi aussi.

DON FULGENCIO. — La quête sera fructueuse !...

MARIA. — Hélas ! Monsieur le Docteur, cela va bien lentement ! A la ville, presque personne n'ouvre la main, on se méfie. Et ici, comme chacun a besoin de son argent...

PEPUSO. — Et encore, faut-il en avoir !

FUENSANTICA. — Si beaucoup ne le laissaient pas au cabaret...

DON FULGENCIO. — Tiens, tiens ! Elle pique, la petite...

MARIA. — Ah ! si je pouvais y mettre d'un seul coup tout ce qui manque ! Mais je ne dois pas même y ajouter la moitié d'un sou !

DON FULGENCIO. — C'est ainsi que plus l'œuvre est pénible, plus elle a de mérite ! Et meilleure récompense trouve en elle celui en faveur de qui on l'entreprend. Nous savons le comment et le pourquoi de ton action.

MARIA. — Est-ce que je le cache, moi?

PEPUSO, *à Roque*. — Ecoute-moi la trompette.

DON FULGENCIO. — On a bien soupiré, vraiment, pour cette santé qui, aujourd'hui, refleurit?

MARIA. — Oui, Monsieur, oui; j'ai connu toutes les angoisses de la vie. (*Elle s'assied à gauche, sur la pierre, sous l'arbre.*)

DON FULGENCIO, *à Fuensantica*. — Elle est triste.

FUENSANTICA. — Ce n'est pas de la tristesse, mais de

la fatigue. Elle vit depuis près d'un an sans un jour de tranquillité. Mais que voulez-vous, il faut que les choses scient ainsi. Le voilà, l'amour véritable !

DON FULGENCIO. — Ecoutez, écoutez cette gamine ! Qu'en sais-tu ?

PEPUSO. — Elle est plus doctoresse que vous n'êtes docteur. Elle tient ça de naissance.

ROQUE. — Elle a déjà de la jugeotte, la petite.

FUENSANTICA. — Tiens ! Et un fiancé aussi !

DON FULGENCIO. — Tu as déjà un fiancé, toi ?

PEPUSO. — Et un de ces jours, elle en aura deux. Elle est à bonne école. (*Il montre Maria del Carmen.*)

FUENSANTICA. — Et si j'en avais deux, est-ce que je ne les mérite pas ?

DON FULGENCIO. — Tu en mérites vingt-cinq, car tu es fort gentille ! Voyons, montre-moi ce bienheureux... Est-ce quelqu'un de ceux-ci ?

FUENSANTICA. — Ceux-ci sont trop tristes, et moi je suis très gaie. Non, non, mon fiancé, c'est Jusepico... Vous ne le connaissez pas ?...

DON FULGENCIO. — Non... Non... je n'ai pas l'honneur de connaître ce Monsieur.

FUENSANTICA. — Un Monsieur... Mais non... C'est un gamin comme moi ! Mais je l'aime parce qu'il aime rire !

DON FULGENCIO. — Il faut bien qu'il rie, si tu l'aimes !

Fuensantica. — Mais nous ne rions pas toujours, car nous avons aussi nos chagrins.

Don Fulgencio. — Des chagrins aussi?

Fuensantica. — Mais oui... et à la fin, Jusepico n'aura d'autre ressource que de m'enlever.

Don Fulgencio. — Il en serait capable, la canaille !

Fuensantica. — Mais non... c'est lui qui ne veut pas... Cependant, il faudra bien en arriver là !... Pensez que lui sert chez Pascualo et moi chez le père Maticas qui est mon parrain !... Or, vous savez combien on se déteste, d'un côté à l'autre du canal, à cause de ce malheureux arrosage !...

Don Fulgencio. — Bah ! Sois patiente, car le temps ne te presse pas...

Fuensantica. — Hélas ! si, il me presse, il faut que j'aille mettre les feuilles fraîches sur les claies !

Don Fulgencio. — Quoi ! Tu n'as pas encore servi à déjeuner aux vers à soie? Vas-y, sinon la récolte de cocons va se perdre.

Maria, *qui s'est levée.* — Oui, allons.

Fuensantica. — Avec ce grand soleil et éreintée comme tu l'es?... As-tu oublié que nous avons une tournée à faire, dès qu'on sortira de la messe?

Maria. — Bien, je t'attendrai.

Fuensantica. — Donne-moi le mouchoir, pour que je le repasse un peu et que je mette les aumônes

dans la tirelire. Toi, reste ici, ma pigeonne, à l'abri de ce feuillage. Enlève ta mantille, elle te donne chaud, et tes œillets en souffrent. (*Elle lui ôte la mantille.*) De même, mes fleurs d'oranger doivent en souffrir. (*Elle ôte aussi la sienne, découvrant les fleurs d'oranger qu'elle porte piquées dans ses cheveux, comme Marie del Carmen a découvert ses œillets. Elle plie les deux mantilles et les dépose sur le siège.*) Garde-les ici, pour recommencer la quête, et à tout à l'heure, ma jolie. (*Elle l'embrasse.*) Que Dieu vous garde, Don Fulgencio, et vous autres aussi! (*Elle sort en emportant le mouchoir de la quête.*)

SCENE VII

Les mêmes, moins Fuensantica.

DON FULGENCIO, *se dirigeant vers la maison à côté de la chapelle.* — Eh! Le curé doit avoir terminé sa besogne.

ROQUE. — De façon qu'avant que la cloche tinte...

DON FULGENCIO. — Oui, vous avez le temps d'aller au cabaret faire tinter les verres.

PEPUSO. — Allons-y donc!

(*Don Fulgencio entre dans la maison.*)

MARIA, *retenant Pepuso.* — Père Pepuso, ne vous en allez pas, j'ai à vous parler.

PEPUSO, *s'arrêtant.* — Ça tombe bien, moi aussi, j'ai envie de causer avec toi.

MARIA. — Alors...

PEPUSO, *aux autres qui l'attendent au fond.* — Allez en avant !

ROQUE. — A tout à l'heure !

(Ils sortent.)

SCENE VIII

Maria del Carmen et Pepuso.

MARIA, *d'une voix contenue, et s'adressant haletante à Pepuso.* — Que savez-vous de Pencho, père Pepuso?... A-t-il écrit?

PEPUSO. — Pourquoi veux-tu avoir des nouvelles de cet homme?

MARIA. — Dieu me protège!... De quel ton vous me parlez!... Qu'ai-je donc fait?

PEPUSO. — Quoi! tu n'as rien fait, toi qui t'es écartée de l'affection de l'homme qui t'aimait le plus?

MARIA. — Jésus! C'est là une grande fausseté!

PEPUSO. — N'aie pas deux visages! Tu as renié ton devoir : la tendresse appartenant à Pencho, tu l'as donnée à un autre, et quel autre! son ennemi déclaré.

MARIA. — Mais qui donc vous a raconté cela?

PEPUSO. — Ce ne sont pas des racontars!... Est-il

besoin qu'on raconte ce que nous voyons, moi et tout le monde? Est-ce que tu as de la pitié et des égards pour le pauvre qui erre menacé et fugitif sous le soleil d'Afrique? Lui, qui fut ton petit compagnon amoureux et qui s'en alla avec ton nom placé là, où l'on met le scapulaire !

MARIA. — Vous ne savez pas ce que vous dites.

PEPUSO. — Je sais... je sais. (*Montrant ses yeux.*) Ce que ceux-là voient, petite... Mais, attends, car si tu me demandes des nouvelles, je puis t'en donner ! Et la dernière nouvelle que nous avons du garçon, c'est... que moi je lui ai écrit l'autre jour.

MARIA. — Vous lui avez écrit?

PEPUSO. — Oui, qu'il vienne.

MARIA. — Divin Jésus !

PEPUSO. — Moi, je me suis dit: Cette messe... celle que tu as offerte... il n'y aura personne pour la servir avec assez de dévotion... Et je me suis chargé de trouver l'enfant de chœur.

MARIA. — Mais, c'est impossible ! Ne voyez-vous pas que si Pencho vient, il est perdu?

PEPUSO. — Qui sait? Jamais il ne pleut autant qu'il tonne.

MARIA. — Bonté divine ! Tu ne permettras pas un pareil malheur ! Mais, pensez-vous qu'il vous obéira?

PEPUSO. — Oui, si son courage n'a pas diminué...

MARIA. — Alors, que lui avez-vous écrit?

PEPUSO. — Ce que je devais lui écrire. Qu'on est en train de lui voler son amour et que tu faiblissais.

MARIA. — Oh ! Si vous lui avez écrit cela, Pencho viendra !... Pas de doute qu'il ne vienne !...

PEPUSO. — Un garçon fier et courageux comme lui ne peut qu'accourir là où l'on prend ce qui lui appartient.

MARIA. — Mais, vous ne rêvez qu'extravagances. Je ne lui ai pas retiré mon amour, celui qui voudrait le lui dérober n'y réussirait pas (1). Je l'aime comme la lumière que mes yeux voient, comme l'air qui entre dans ma poitrine ! Parce qu'on m'a vue m'installer auprès de Xavier, et clouée là, au chevet de son lit, le soigner pour gagner, à force de dévouement et de douceur, quelqu'influence dans sa maison, on a cru que je vendais mon exilé ! Eh bien ! tout ce que j'ai fait c'était pour Pencho, père Pepuso !... A vous, je peux le dire. Oui, pour lui... dont je porte l'image là, non pas à la place du scapulaire, mais plus profondément encore ! Ne comprenez-vous pas que Xavier guéri et les siens se taisant, le procès ne pouvait se rouvrir? Il n'y avait pas d'autre moyen pour que Pencho revienne ici et y vive sans inquiétude ! La santé du blessé !... Je n'ai lutté que pour elle !... de tous mes efforts et avec combien d'angoisses ! Si le malade allait mieux, je renaissais à la vie ;

(1) MUSIQUE. N° 2. BERCEUSE D'AMOUR.

s'il était plus abattu, j'étais folle d'anxiété. Ainsi nos vers à soie s'épanouissent au soleil ou se recroquevillent avec le froid. Ce que mes lèvres ont prié ! Et ces mains ! Ce qu'elles se sont levées au ciel ainsi jointes !... Et les pierres de cet ermitage, que de fois je suis venue les embrasser en priant... La Vierge m'a exaucée, à la fin. Qu'elle soit bénie ! *(Elle pleure émue.)*

PEPUSO, *un peu troublé, après un silence.* — Bon !... la voilà maintenant avec des larmes pleins les yeux !... Pour moi, j'aime mieux avoir à faire à des hommes ou à des tigres qu'à une femme qui pleure. Quant à ton affection, elle peut ne pas avoir changé. Mais ce qui est vrai, c'est que le jeune Maticas te voyant fréquemment et touché de ton abnégation à le soigner s'est épris de toi, qu'il veut t'épouser et que tes parents, qui guignent son héritage, te poussent dans ses bras. Et ils te conduiront à l'église et tu appartiendras à Xavier, aussi sûr que ce sol est le sol de la Huerta malheureuse. *(Il frappe la terre du pied.)*

MARIA. — Tout ce que vous dites est exact tant du côté de Xavier que du côté de mes parents!... et c'est là ma détresse! Mais mon cœur est à Pencho! A Xavier, jamais, ni à aucun autre non plus ! Dites-lui ; moi, je n'ai personne qui puisse m'écrire une lettre pour lui, dites-lui que je lui conserve ma foi, qu'il est toujours mon bien-aimé ! Mais par l'amour qu'il me porte, qu'il

ne vienne pas ! Ecrivez-lui qu'il ne vienne pas, il se perdrait !

PEPUSO. — Il faudra bien qu'il vienne. Sans cela, on te forcera à te soumettre.

MARIA. — Jamais ! Jamais, je vous le jure, je le jurerai à Pencho lui-même. Regardez-moi... Qu'allez-vous faire?... Allez-vous lui écrire?

PEPUSO, *faisant le mouvement de s'en aller tout à coup.* — Ce que je vais faire? Commencer par ne pas t'écouter davantage.

MARIA, *le retenant.* — Venez ici. Promettez-moi de faire ce que je vous demande.

PEPUSO, *faisant des efforts pour s'échapper.* — Femme...

MARIA. — Vous allez consentir !...

PEPUSO. — Dame... si tu pleures !...

MARIA. — Enfin, je sens que vous êtes avec moi !

PEPUSO, *après avoir hésité.* — Je te préviens que tu vas être la première femme à laquelle je me serai fié.

MARIA. — Vous le pouvez.

PEPUSO. — Tu vas me tromper...

MARIA. — Ne vous ai-je pas juré?

PEPUSO. — Comment pourrai-je lui écrire maintenant tout le contraire de ce que je lui ai dit l'autre jour? Laisse-moi en paix, ce genre de sermon-là n'est pas mon fait ! J'ai été à la Crête du Coq, moi !

MARIA. — Mais vous aimez beaucoup notre Pencho,

vous désirez son salut et vous ne voulez pas l'amener au sacrifice, lié comme un agneau !

PEPUSO. — Bien sûr que non !

MARIA. — Alors...

PEPUSO. — Le diable soit des femmes qui veulent quelque chose ! Eh bien ! je vais lui écrire !

MARIA. — Oh ! merci, merci, père Pepuso !

PEPUSO. — Je lui conseillerai de rester là-bas.

MARIA. — C'est cela, quelque temps encore.

PEPUSO. — Mais, tu vas me donner un gage de ta sincérité.

MARIA. — Lequel ?

PEPUSO. — Tu vas me permettre de décrocher aujourd'hui mon clairon et de publier partout que tu ne te maries pas avec Xavier, que tu ne l'aimes pas et que tout ce qu'on dit n'est pas vrai.

MARIA. — Oui, publiez-le.

PEPUSO. — Et toi, de ton côté, tu vas aussi publier la bonne nouvelle, en affirmant que ce que je dis est la très sainte vérité, comme les quatre évangélistes en chœur la prêchaient.

MARIA. — Mais, je n'ai jamais dit le contraire !

PEPUSO, *regardant au loin.* — Voilà justement ceux qui doivent entendre le premier évangile !

MARIA. — Mes parents...

PEPUSO. — Oui, les premiers à détromper, c'est ton roublard de père et ton avare de mère... Les voici !

SCENE IX

Les mêmes, Conception et Migalo. Conception avec une mantille galonnée, Migalo avec un bonnet de peluche, larges culottes et bâton.

CONCEPTION, *s'arrêtant indignée.* — Ne t'ai-je pas dit que je la voyais bavardant avec Pepuso?

MIGALO, *très tranquille, s'arrêtant derrière sa femme.* — Dieu vous garde !

CONCEPTION, *s'adressant à Pepuso, d'un air menaçant.* — De quoi parliez-vous, la petite et vous?

PEPUSO. — De ce qui nous plaisait.

MARIA. — Ne vous fâchez pas, mère, nous ne disions rien de mal.

CONCEPTION. — Je sais bien, moi, de quoi vous parliez !

MIGALO. — Ta mère le sait fort bien.

CONCEPTION. — Allez donc à votre travail.

PEPUSO, *goguenard.* — C'est fête aujourd'hui !

CONCEPTION. — Vous allez nous faire un plaisir, Pepuso, c'est de ne pas même dire bonjour à la gamine, quand vous la retrouverez.

PEPUSO. — Et qui me donne cet ordre?

CONCEPTION. — Moi. Et mon mari aussi.

MIGALO. — Aussi.

PEPUSO. — Sacré finaud, va !

MIGALO. — Moi !... Mes...es...sieurs !...

CONCEPTION. — Les couplets que vous chantez n'intéressent pas la petite. Elle a d'autres pensées et d'autres engagements. Et, Dieu aidant, je la marierai bientôt avec celui qui fera d'elle une infante d'Espagne, de moi une reine mère... et de celui-ci un roi père.

PEPUSO. — Eh bien ! ça fera un joli fracas de marche royale !

CONCEPTION. — La petite est décidée.

MIGALO. — Et très amoureuse.

PEPUSO. — Justement, nous causions de ces choses-là.

MARIA. — Oui, nous en parlions.

PEPUSO, *à Conception.* — Y êtes-vous? (*A Migalo.*) Y es-tu? Ce que la gamine disait, c'est que ce mariage n'aura pas lieu, qu'elle n'en veut pas et que ce n'est pas de ce côté-là que le vent souffle.

CONCEPTION, *se retournant en colère vers sa fille.* — Tu lui disais cela?

MARIA, *avec sincérité.* — Oui, mère. N'est-ce pas ce que je vous ai toujours dit? Vous savez bien que je ne suis pas libre, que j'ai juré ma foi à Pencho. Maintenant, il faut tirer tout cela au clair, parce que les choses prennent une mauvaise tournure. Il y a des gens qui se font des illusions, il faut les détromper.

CONCEPTION, *à Migalo.* — Oh ! a-t-on jamais vu pareille effrontée?

c

MIGALO. — Oh !... Mes...es...sieurs !...

MARIA. — Ce qui est juré est juré; vous l'avez su et vous y aviez consenti. Ici, mère (*Montrant son cœur*), des racines ont poussé qu'on n'arrache pas.

CONCEPTION. — Mais, moi, je les arracherai.

MARIA. — Non, mère, je vous le répète, cela est impossible.

PEPUSO, *à Migalo*. — Soutiens-la, toi, et ne permets pas qu'on persécute ta fille. Montre au moins pour un liard de caractère !

MIGALO. — Tu sais bien que ce n'est pas le caractère qui me manque. J'en ai autant que toi. La preuve? Je suis un des rares à porter encore nos larges culottes...

PEPUSO. — Les culottes? Ah ! oui, est-ce bien toi ou ta femme qui les porte?

MIGALO. — Oh !... Mes...es...sieurs !...

PEPUSO. — Sois ferme, Maria del Carmen. Ne permets pas que l'on te détourne de ton chemin.

CONCEPTION. — Allez-vous-en au diable !

PEPUSO. — Et vous, ne vous entêtez pas à la sacrifier ! Car si vous tourmentez encore la pauvre créature, je l'enlève et je l'emmène à Pencho. Au revoir.

MARIA, *à Pepuso*. — Vous lui écrirez aujourd'hui, n'est-ce pas?

PEPUSO, *s'arrêtant et se retournant*. — Oui, Mademoiselle, aujourd'hui même. Et je lui dirai que tu le portes toujours dans ton cœur.

MARIA. — Mais, par la Vierge très sainte ! qu'il ne vienne pas.

(*Pepuso sort.*)

CONCEPTION, *très en colère, à sa fille.* — Je vais t'en donner de la liberté (1).

MIGALO, *regardant au loin.* — Chut !... Voici Xavier et son père...

CONCEPTION, *changeant de ton.* — Ma fille, ma fille, pour l'amour de Dieu !

MARIA. — Laissez-les venir !...

SCENE X

Maria del Carmen, Conception, Migalo, Domingo et Xavier.

DOMINGO, *montrant Maria del Carmen.* — Regarde-la, regarde-la ! Elle est ici !

CONCEPTION, *très aimable.* — Oui, Monsieur, elle est ici.

MIGALO, *saluant ceux qui viennent d'arriver.* — Dieu vous garde !

XAVIER, *dissimulant sa fatigue et souriant à Maria.* — Elle est bien là !

(1) MUSIQUE. N° 3. ENTRÉE DE XAVIER.

MARIA. — Comment l'avez-vous su?

XAVIER. — Par Fuensantica.

MARIA. — Et tu es venu par cette chaleur?

CONCEPTION. — Ah ! ces amoureux !

XAVIER. — Peu importe la chaleur. Il me tardait de te voir.

DOMINGO, *lui montrant le banc.* — Assieds-toi et repose-toi.

XAVIER. — Je ne suis pas fatigué.

DOMINGO, *essayant de le conduire.* — Au moins un moment.

MIGALO, *le prenant par l'autre bras.* — Sous ce bel ombrage.

XAVIER, *les lâchant tous les deux.* — Mais, je ne suis pas fatigué, père !... Ce que j'ai, c'est une très grande soif ! Je brûle ! (*S'irritant, à son père.*) Et vous, ma parole, vous êtes content de me voir souffrir !

DOMINGO, *affligé.* — Par le Christ, mon enfant !

XAVIER. — A chaque maison de la route est suspendue à la treille la cruche d'où suinte l'eau fraîche, et tous les passants peuvent en boire... Mais vous ne voulez pas que je boive !... J'avais envie de me jeter à plat ventre pour boire dans le courant du canal !... Dussiez-vous me tuer !... C'est trop de tyrannie !... (*Fatigué par la véhémence avec laquelle il s'est exprimé, il cherche machinalement le banc à gauche et s'y laisse choir.*)

DOMINGO, *accourant.* — Tu te fatigues !

XAVIER. — Oui, c'est vrai. Vous devez être content : je me suis fatigué ! Répétez-le moi pour que je ne l'oublie pas !

CONCEPTION, *bas à Migalo.* — Il est furieux.

MIGALO. — Parce qu'on le contrarie.

DOMINGO. — Ne t'irrite pas, mon enfant; quoique tu ailles mieux...

MIGALO. — Grâce à Dieu...

XAVIER, *avec une douleur contenue.* — Mieux... Oui, mieux... quelles toiles d'araignées avez-vous sur les yeux !... Je suis loin d'être bien... (*A Maria del Carmen.*) Ne demande plus l'aumône, ma mignonne, tu y as mis trop de précipitation.

MARIA, *anxieuse.* — Mais, qu'as-tu, Xavier ?

XAVIER. — Cette nuit, j'ai eu de nouveau la fièvre.

MIGALO. — Ce sont les derniers restes de ton mal.

DOMINGO. — Que balaiera le médecin que je vais te chercher.

XAVIER. — Je suis dégoûté des médecins, des guérisseurs et de leurs breuvages ! Cela ne sert qu'à m'empoisonner...

DOMINGO. — Mais, Don Fulgencio, le docteur...

XAVIER, *avec expression.* — Don Fulgencio !...

DOMINGO. — Lui-même ! Il peut te guérir.

MIGALO. — C'est un éminent médecin...

XAVIER. — C'est un homme très savant.

MARIA. — Le curé l'a appelé auprès de lui.

DOMINGO. — Je sais... Je vais le chercher (1).

(*La cloche de l'ermitage sonne et de tous les côtés accourent hommes, femmes, enfants qui entrent dans l'église et parmi eux Andrès et les jeunes gens qui l'accompagnaient.*)

CONCEPTION. — C'est le dernier coup.

MIGALO. — Oui, il faut entrer.

XAVIER, *qui est resté pensif.* — Ce docteur-là comprendra ce qu'est mon mal.

CONCEPTION. — A tout à l'heure, Domingo.

DOMINGO, *bas à Conception et à Migalo.* — Et que dit la petite?

CONCEPTION. — Elle est très rebelle.

DOMINGO. — Il faudra qu'elle s'adoucisse.

MIGALO. — Dieu le veuille !

DOMINGO. — Laissez-moi faire. Nous avons à causer, Maria del Carmen.

CONCEPTION, *à sa fille.* — As-tu entendu la messe à Murcie?

MARIA. — Oui.

CONCEPTION. — Reste donc là. (*Elle entre dans la chapelle, suivie de Migalo.*)

XAVIER, *à Domingo.* — Si habile qu'il soit, ton docteur, il ne pourra pas me guérir ! (*Regardant avec amer-*

(1) MUSIQUE. N° 4. CLOCHES. (SECOND COUP DE LA MESSE).

tume Maria del Carmen.) Oui, mon mal n'est pas de ceux que guérissent les médecins, père !

DOMINGO. — Je sais bien ce qu'il en est. Nous aurons l'œil à tout. Maintenant, je vais chercher le docteur; après... Ne bouge pas d'ici, Maria del Carmen.

MARIA. — Non, je ne bougerai pas.

DOMINGO. — Attends-moi, je reviens. (*Il entre dans la maison à côté de la chapelle.*)

SCENE XI

Maria del Carmen et Xavier. — Pendant cette scène, on entend l'harmonium et des voix enfantines qui chantent (1).

MARIA, *s'approchant de Xavier, qui la regarde tristement.* — Ce n'est rien, Xavier. Ton mal est déjà vaincu.

XAVIER, *lui prenant la main.* — Mon mal... Tu crois vraiment qu'il est vaincu? Ignores-tu quelle est la cause de mon mal?

MARIA, *retirant doucement sa main.* — Xavier, laissons cela !

XAVIER, *se levant.* — Mon mal ! C'est que je t'aime,

(1) MUSIQUE. CHANTS DE LA MESSE EN SEPT PARTIES. 1° DU N° 5.

que je te demande grâce et que tu n'as pas pitié de moi !

MARIA, *troublée.* — Mais, toi non plus, tu n'as pas pitié de moi.

XAVIER. — Je ne sais pas sous quel charme et dans quel esclavage tu me tiens, ma tête est toujours en feu, ma vie se consume dans la tristesse, et il n'est pour mon âme d'autre pain de grâce que de te voir, de t'entendre et de te désirer ! (*Avec une exaltation fébrile.*) Tu es si jolie, si jolie que tu illumines la terre, et que là où tu n'es pas, le monde devient noir !

MARIA. — Oh ! ne continue pas, je t'en prie, ne continue pas !

XAVIER, *se laissant choir et pleurant.* — Oui. Je sais bien que mon amour t'importune. Tu me vois condamné et tu n'as pour moi ni charité ni miséricorde.

MARIA. — Si, Xavier, j'en ai pour toi...

XAVIER.— Eh bien! alors, pourquoi ne me secours-tu pas. Ton amour est ma seule raison d'être ! (1) (*Avec tendresse, s'approchant d'elle.*) Oui, ton amour me rendrait la santé, l'allégresse. Si tu voulais être mienne, ah! tu verrais!... Tous les deux dans notre petite maisonnette blanche, toi ayant soin de ma santé et moi de ta beauté. A la chaleur de mon étreinte, la glace que je porte là, cette glace mortelle fondrait et ce souffle pénible qui m'oppresse s'évanouirait. Et, dans le

(1) MUSIQUE II° DU N° 5.

coffre familial tout embaumé du parfum des pommes, nous garderions tes vêtements mêlés aux miens : ton cotillon brodé et ma mante aux raies de vives couleurs.

MARIA. — Ne parle pas ainsi ! aie pitié de moi !

XAVIER. — Aie pitié de moi ! (1) C'est ce que tu me réponds toujours. Moi, pitié de toi? Pourquoi? Ce qui nous arrive, est-ce ma faute? Pourquoi es-tu venue me soigner? Pourquoi t'ai-je trouvée devant mes regards au sortir de mon agonie; pourquoi es-tu restée à mes côtés; pourquoi t'ai-je vue à toutes les heures me prodiguer tes soins si dévoués et si doux? Tu cherchais à me rendre la santé pour me l'ôter tout de suite ! (*Sourdement.*) Tu aurais bien mieux fait de me laisser mourir du coup de couteau que me donna ton Pencho.

MARIA. — Xavier, par le Christ ! Ne dis pas cela ! Tu me demandes pourquoi je suis accourue près de toi ! Je vais te le dire, puisque tu m'y forces. Tu aurais bien pu le deviner! Je suis venue (2) pour gagner ton amitié et celle des tiens, pour que le spectacle de mes angoisses arrive jusqu'à ton cœur. Je suis venue pour tâcher de bannir de ces lieux les rancunes et les châtiments, comprends-tu? Et j'espérais qu'un peu de reconnaissance naîtrait en toi et qu'un jour tu me dirais : Maria del Carmen, dis à Pencho qu'il peut revenir, qu'il n'a rien à craindre, je lui pardonne. Tu comprends, n'est-

(1) MUSIQUE III° DU N° 5.
(2) MUSIQUE IV° DU N° 5.

ce pas? maintenant. Ce que je voulais obtenir, c'était le pardon, la parole de paix, c'était rendre la lumière du soleil à notre ciel que la haine avait obscurci.

XAVIER. — Comme tu trembles pour cet homme, comme tu le défends !

MARIA. — Dis-le ce mot, Xavier! Pardonne à Pencho !

XAVIER. — Non, je ne lui pardonne pas, non! Je l'ai condamné. Tu ne seras jamais à lui.

MARIA. — Eh bien ! va le dénoncer.

XAVIER. — Le dénoncer, non (1). Lors du procès, je me suis tu et je reste muet. Ne crains rien, je ne le livrerai pas à la justice, je le garde pour moi. Et c'est encore un moyen... vois-tu... de me remettre vite. Car depuis la nuit où il me laissa étendu près du canal, j'ai juré que je dois aller à sa rencontre pour lui payer, avec usure, le compte que j'ai avec lui.

MARIA. — Dieu ne le permettra pas. Et je te supplierai... (*Elle s'approche de Xavier.*)

XAVIER. — Va-t-en, je n'écoute plus tes tendresses qui trompent. Je ne veux de toi qu'une grâce : c'est que tu sois mienne.

MARIA. — Cela, non ! (2)

(1) MUSIQUE V° DU N° 5.
(2) MUSIQUE VI° DU N° 5

XAVIER. — Donc, rien de plus, ni ta compagnie, ni ton amitié, ni la gloire du ciel !

MARIA. — Malheureuse que je suis !

XAVIER. — Tu n'as pas de cœur!

SCENE XII

Les mêmes, Domingo qui sort de la maison contiguë à la chapelle. Domingo enveloppe du regard la scène; il comprend ce qui vient de se passer entre les deux jeunes gens; il fait un geste de résolution et s'avance. L'harmonium et les chants cessent.

DOMINGO, *à Xavier.* — La messe est commencée

XAVIER. — Bien, j'y vais.

DOMINGO. — Je t'ai fait garder une place dans le banc. Va, j'ai parlé au docteur et il veut te voir cet après-midi.

XAVIER. — Le remède qu'il me faut (1), ce n'est pas lui qui me le donnera.

DOMINGO. — Nous saurons le trouver.

XAVIER, *s'approchant, l'air contrit, de Maria del Carmen.* — Maria del Carmen... tu ne m'en veux pas?

MARIA. — Non, je ne t'en veux pas.

(Xavier entre dans la chapelle.)

(1) MUSIQUE VIIe DU No 5.

SCENE XIII

Maria del Carmen, Domingo.

MARIA. — Don Fulgencio le verra-t-il?

DOMINGO. — Oui. Je lui ai offert tout mon bien pour qu'il guérisse mon garçon. Mais, sais-tu ce qu'il m'a répondu?

MARIA. — Qu'a-t-il dit?

DOMINGO. — Exactement ce que tu viens d'entendre dire au malade. J'ai parlé au médecin comme à un confesseur. Il a dit que la principale chose dont mon fils a besoin ne se vend pas chez les pharmaciens.

MARIA, *déjà craintive.* — Et que voulait-il dire?

DOMINGO — Je ne suis pas médecin, mais je suis père... et d'être père, cela apprend beaucoup... Je pense comme le docteur : pour que mon fils guérisse, il faut lui arracher de l'âme la passion qui le dévore. C'est pour cela que je t'ai dit qu'il me fallait te parler.

MARIA. — Et moi, je vous ai attendu ici.

DOMINGO — Donc, allons droit au fait.

MARIA. — Parlez.

DOMINGO. — Cet enfant est la prunelle de mes yeux. Je l'aime plus que le sang qui coule dans mes veines, et autant que la place qui peut m'être réservée dans la gloire du ciel. Le crois-tu?

MARIA. — Oh ! oui, je le crois.

DOMINGO — Eh bien ! mon enfant va mourir.

MARIA. — Domingo ne dites pas cela !

DOMINGO. — Il mourra, si on ne lui arrache pas cette passion ! Il t'aime et il faut que tu l'épouses !

MARIA. — Cette idée, Domingo, il faut l'abandonner.

DOMINGO. — Attends, petite, et écoute-moi. Je ne viens pas ici pour te supplier et me traîner à tes genoux, comme le fait mon pauvre enfant...

MARIA. — Supplier ne servirait à rien, pas plus que menacer. Une chose existe déjà et je ne peux rien y changer.

DOMINGO. — Quoi ? Tu aimes celui qui est à Oran ? Tant mieux ! Plus tu l'aimeras, mieux ça vaudra. Je n'en suis pas jaloux, au contraire. Car si tu l'aimes autant que tu le dis, tu ne refuseras pas de faire un sacrifice pour lui.

MARIA. — Pour lui, vous m'avez tous clouée en croix, mais j'ai eu la force de résister. Que ne souffrirais-je pas pour lui ?

DOMINGO. — Moins que moi pour mon enfant ! Donc, il faut que tu cèdes, le seul sacrifice qui puisse servir à Pencho, c'est de te marier avec mon fils.

MARIA. — Mais, ma parole donnée... Je suis engagée, vous le savez !

DOMINGO. — Tu te rappelles le procès ?

MARIA. — Mais personne n'a jamais accusé Pencho?

DOMINGO. — Jusqu'à maintenant.

MARIA. — Xavier n'a rien dit.

DOMINGO. — C'est vrai.

MARIA. — Et il ne dira rien. Il vient de me le promettre.

DOMINGO. — Mais moi, je peux parler et si je parle, j'attache pour la vie la chaîne au cou de ton Pencho. Et si, à la fin, mon enfant venait à mourir... Entends-tu bien? Alors, j'aurais tôt fait de l'envoyer au garrot.

MARIA. — Mais, que pouvez-vous donc déclarer?

DOMINGO. — Je puis apporter dans le procès plus de lumière que mon garçon. Xavier ne peut dire qu'une chose : c'est celui-là qui m'a frappé... C'est là une accusation très forte, mais ce n'est qu'une simple affirmation... Moi, je puis apporter la preuve.

MARIA. — Oh ! Dieu du ciel !... Taisez-vous !

DOMINGO. — Approche, tu vas m'entendre... Moi, je peux fournir la preuve. Depuis longtemps je savais ce qui se passait... Les querelles pour le tour d'arrosage s'envenimaient de plus en plus. Au moyen de vannes, nous avions amené toute l'eau de notre côté et les autres, depuis huit jours, ne pouvaient plus arroser. Les jeunes gens étaient décidés à se battre, et les deux partis se recherchaient aussitôt que la nuit tombait : le fils de Pascualo à la tête des uns, mon fils à la tête des

autres. Moi, je rôdais seul, tout en surveillant de près le groupe de Xavier. Mais, la nuit de la rencontre, je ne sais où me portèrent mes pas, je m'étais écarté de mon chemin, très loin... Les provocations, les insultes, les jurons... ensuite la galopade, la fuite... tout cela, je l'entendis pendant que je m'approchais en courant. Quand je suis arrivé, il ne restait plus que le corps de mon fils agonisant. Je mens, je ne dis pas tout, il y avait autre chose encore... Il y avait l'arme ensanglantée qui avait transpercé la poitrine de mon fils, arme bien connue, l'arme de Pencho. Ne t'a-t-il jamais montré son couteau, ton fiancé? Oui, il était marqué: sur la lame, il y avait une légende que tous les jeunes gens de la Huerta savaient par cœur, et chantaient dans leurs chansons. Cette arme, je l'ai ramassée, elle est dans le fond de mon coffre. Tu comprends bien maintenant que le jour où j'irai la jeter sur la table du juge ton Pencho sera condamné.

MARIA. — Et comment le juge vous croira-t-il?

DOMINGO. — Pendant la rixe, une châsse du manche sauta et cette châsse fut retrouvée par la justice. Comme elle s'ajustera parfaitement à l'arme que je présenterai, tous les doutes seront levés.

MARIA. — Domingo, vous ne ferez pas cela!

DOMINGO. — Je le ferai, quand l'heure sera venue.

MARIA. — Domingo, ayez pitié de moi!

DOMINGO. — J'aurai d'abord pitié de mon fils!

MARIA. — Domingo, vous ne donnerez pas l'arme au juge ! Vous continuerez à vous taire...

DOMINGO. — Je me suis tu parce que mon fils me l'ordonnait, parce que, aussitôt que j'annonçais mon dessein de parler, il se mettait en colère, sa fièvre augmentait, et moi j'étais lâche devant lui, car il pouvait en mourir. Mais maintenant... Je n'hésiterai plus ! Si, de toute façon, il doit partir... S'il n'y a plus d'espoir... Ah ! Maria del Carmen, je te le jure, aussi vrai que je m'appelle Domingo et qu'on me nomme Maticas, si tu ne te maries pas avec Xavier pour le sauver et me le rendre, je livre l'arme du crime et je perds ton Pencho !

MARIA. — Quelle cruauté et quelle infamie !... Oui, quelle infamie !... Vous me demandez de commettre une trahison ! Vous savez bien que c'est impossible ! Je le disais à votre fils, il y a un moment, et je vous le répète à vous : je suis à Pencho pour la vie, à Pencho jusqu'à la mort, et je me confie à la Mère de Dieu. Qu'elle me protège et qu'elle nous sauve !

DOMINGO. — Alors, tu refuses?

MARIA. — Oui, je refuse, oui...

DOMINGO. — Eh bien ! tu peux te flatter d'avoir perdu Pencho !

MARIA. — Ce n'est pas vrai, je ne le perds pas. Il est loin et en lieu sûr. Dénoncez-le, faites-le condamner. Et après? Là où il est, la justice n'ira pas le

chercher. Non, vous ne pouvez rien.

DOMINGO. — Lui, là-bas, fugitif et errant ! toi, ici, seule et méprisée !

MARIA. — Soit, je vivrai captive, mais fidèle à mon amour.

DOMINGO. — Alors... Malheur à nous tous !

MARIA. — Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

SCENE XIV

Les mêmes et Fuensantica.

FUENSANTICA, *empressée et haletante.* — Maria del Carmen !... Ecoute, ne sais-tu pas ?... Devine... Devine, qui j'ai vu, devine-le... Ton fiancé, le fils Pascualo !

MARIA. — Pencho !

DOMINGO. — Tu as vu Pencho, toi ?

FUENSANTICA. — Oh ! Et il est beau !...

MARIA, *atterrée.* — Ce n'est pas possible !

FUENSANTICA. — Il vient d'arriver.

MARIA. — Cela ne peut pas être vrai.

DOMINGO. — Tu l'as vu, toi ?

MARIA. — Mais non, elle ne l'a pas vu... Elle rêve...

FUENSANTICA. — Comment veux-tu que je rêve, quand je viens de lui planter un baiser sur chaque

joue!... Oh! pardon!... Mais, tu sais, je l'ai embrassé sans arrière-pensée!

DOMINGO. — Alors, cet homme est ici?

MARIA, *troublée.* — Le ciel nous assiste! (*Elle regarde de tous côtés, voit venir Pepuso et court vers lui.*)

SCENE XV

Les mêmes, Pepuso, qui entre en scène montrant lui aussi un grand trouble et regardant de tous côtés.

MARIA, *à Pepuso.* — Il est arrivé!...

PEPUSO. — Tu vois, il n'y avait pas besoin de lui écrire. Il est ici!

MARIA, *accablée.* — Divin Jésus!

PEPUSO, *se frappant la tête.* — Et c'est moi qui l'ai fait venir... Moi, qui l'ai fourré dans la gueule du loup... Il est là, au cabaret.

MARIA. — Nous sommes perdus!

PEPUSO. — Voilà ce que c'est que de savoir écrire! Maudites soient mes lettres!

MARIA, *bas à Pepuso.* — Qu'il s'en retourne, qu'il fuie!...

PEPUSO. — Il ne veut ni fuir, ni se cacher... J'ai voulu l'emmener... impossible! Il fonce comme un taureau!

DOMINGO, *à Pepuso.* — Ainsi, ce garçon est revenu.

PEPUSO, *se redressant et avec un air de défi.* — Plus vaillant que jamais et défiant tout le monde.

DOMINGO, *à Maria del Carmen.* — Il est moins loin que tu ne croyais !

MARIA. — Grâce, Domingo ! Pitié !

DOMINGO. — Cela dépend de toi. Sois à mon fils.

MARIA. — Ce serait une iniquité !

DOMINGO. — Rappelle-toi, cet homme est en mon pouvoir.

MARIA. — Oh ! quelle torture !

SCENE XVI

Les mêmes et Anton, suivi de deux jeunes gens de la Huerta.

ANTON, *précipitamment, essoufflé, à Domingo.* — Je viens te dire ce qui se passe.

DOMINGO. — Je sais... Pencho est arrivé.

ANTON. — Faut-il l'arrêter?

MARIA. — Jésus !

DOMINGO, *froidement.* — Attends !... (*Se retournant vers Maria del Carmen, il lui prend la main et la mène à l'écart.*) Que faisons-nous de lui?

MARIA, *surmontant sa douleur et son trouble, pleine*

d'épouvante, essuie ses larmes, redresse la tête et répond avec résolution.) Qu'il aille libre dans la Huerta, libre et sauf.

DOMINGO. — Tu le décides ainsi?

MARIA. — Oui.

DOMINGO. — Tu épouseras Xavier ?

MARIA. — Comme vous l'ordonnez.

DOMINGO, *après l'avoir regardée un moment, lui tend la main.* — Ta parole, Maria del Carmen!...

MARIA, *lui prenant la main.* — Ma parole.

DOMINGO, *se retournant vers Anton.* — Mais, pour s'emparer de cet homme, il faut un mandat d'arrêt. En as-tu un?

ANTON. — Non...

DOMINGO. — Alors, que me demandes-tu?... Laissez-le tranquille.

SCENE XVII

Les mêmes, Conception, Migalo, Andrès, Xavier, Don Fulgencio, hommes, femmes et enfants de la Huerta. Tous ces derniers sortant de la chapelle, se dispersent et s'éloignent, chaque groupe de son côté.

CONCEPTION, *s'approchant avec Migalo de l'endroit où se trouve Maria del Carmen.* — Allons-nous en, ma fille.

FUENSANTICA. — Quoi ! nous ne quêtons pas?... (*Elle saisit les mantilles pliées sur le banc en pierre et tend à Maria le mouchoir garni de dentelles que celle-ci ne prend pas.*)

DOMINGO, *à Conception et à Migalo.* — Venez chez moi, cet après-midi. Nous sommes d'accord avec la petite. Il y aura mariage.

MIGALO. — Elle a dit oui?...

CONCEPTION, *embrassant sa fille.* — Bénie sois-tu, ma fille !...

DOMINGO. — On mangera quelques friandises, tout en buvant à la santé des fiancés; nous prendrons nos dispositions pour la noce et nous fixerons le jour de la bénédiction nuptiale, qui aura lieu au plus tôt.

MIGALO. — Oui, oui, au plus tôt.

XAVIER *qui, étant sorti un des derniers de la chapelle, arrive à ce moment jusqu'au groupe principal.* — C'est vrai cela?... Merci mignonne !... (*Prenant les deux mains de Maria del Carmen.*) Quel grand bonheur !... Je deviens fou !...

DON FULGENCIO, *qui est sorti derrière Xavier, lui tapant sur l'épaule et s'adressant à Domingo.* — Hé ! Hé ! Voilà notre malade?

DOMINGO. — Oui, Monsieur le Docteur.

XAVIER. — Oh ! vous me guérirez, Don Fulgencio ! (*Lui saisissant la main.*) Rendez-moi la santé. (*Il lui baise la main, presque à genoux devant lui.*)

DON FULGENCIO. — Allons, allons, soyons calmes !

ANDRES, *qui est resté à l'écart dans un groupe de jeunes gens et qui regarde à droite, au fond.* — N'est-ce pas Pencho Pascualo qui vient par là ?

MARIA, *remplie d'épouvante.* — Allons-nous en, allons-nous en !...

DOMINGO. — Oui, partons.

MARIA. — Quelle honte et quelle douleur !

DOMINGO. — En route, jeunes gens... les fiancés en tête. (*Les deux fiancés s'éloignent à gauche; Conception et Migalo les suivent, Domingo, se retournant vers Anton et aux autres.*) Vous autres, vous viendrez chez moi cet après-midi. Il y aura goûter (1) et danses.

ANTON. — Cela ne nous empêche pas de t'accompagner maintenant. (*Domingo sort avec Anton, Andrès et les autres jeunes gens.*)

SCENE XVIII

Fuensantica, Pepuso, Pencho, Roque et quelques jeunes gens, entrant par la droite. Pencho apparaît le premier, au fond, et s'avance vers la petite place, d'un pas sûr et décidé, la tête haute, souriant arrogamment et regardant du côté par lequel sont partis Maria del

(1) MUSIQUE. N° 6. ENTRÉE DE PENCHO

Carmen et les autres qu'il a pu voir encore au moment où il arrivait avec ses amis par le fond.

PEPUSO, *arrêtant Fuensantica qui partait en courant.* — Y a-t-il enfin mariage entre Maria del Carmen et Xavier?

FUENSANTICA. — On l'a dit. Je cours aux nouvelles!... (*Elle se dégage de Pepuso et s'en va en courant par la gauche.*)

PEPUSO. — Et l'autre qui vient par là, affrontant la tempête! Il va y en avoir... et du bon!

A ce moment, Pencho arrive au milieu de la place, tourné vers la gauche, accompagnant de son regard et toujours de son sourire menaçant ceux qui sont partis de ce côté. Roque et les autres sont groupés derrière lui (1).

Et c'est ainsi que se termine le premier acte.

(1) MUSIQUE. REPRISE DU N° 6 AU SIGNE

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIEME

L'extérieur d'une habitation dans la Huerta. Le premier et le deuxième plan à droite sont occupés par la façade crépie avec une porte assez grande et au-dessus une fenêtre avec des régimes de dattes. A partir de la porte, et sur toute la largeur de la façade, s'étend une treille qui occupe une troisième partie de la scène. A gauche, un sentier qui court au pied de la treille et qui se divise en plusieurs autres petits sentiers, aux divers plans, du même côté et au fond. A gauche, au troisième plan, un enclos où l'on voit des rosiers, des œillets et autres plantes. Contre la façade, court un long banc de maçonnerie, et éparpillées sous la treille quelques chaises de mûrier avec sièges de corde, toutes très basses: au milieu, une petite table en sapin blanc. A l'un des pieux de la treille, est suspendue par un crochet en bois une grosse cruche. Au fond, et placées en différents sens, au delà de la treille, quelques claies qui semblent contenir des vers à soie, posées chacune entre deux chaises et recouvertes d'étoffe rouge et d'autres couleurs vives, formant cintre au moyen d'arcs de roseaux qui les soulèvent. De toutes parts, plantations et arbres propres à la Huerta de Murcie.

SCENE PREMIERE

Domingo, Anton et Fuensantica. Les deux premiers assis sous la treille jouent aux cartes sur une petite table. Fuensantica, au fond, répand des feuilles de mûrier sur les claies des vers à soie (1).

FUENSANTICA. — Par toute la Huerta circule déjà la nouvelle. Sera-ce bientôt la noce?

DOMINGO, *sans faire attention à elle, jetant une carte et en prenant une autre.* — Un cinq !

ANTON, *même jeu.* — Un valet !

DOMINGO. — Une dame !

ANTON. — Atout ! Tu as mauvaise main.

FUENSANTICA. — Maria del Carmen lâcher son fiancé d'autrefois !... Qui aurait dit cela?

DOMINGO. — Le neuf !

ANTON. — Encore de l'atout !

DOMINGO. — Le roi !

ANTON, *jetant sa carte avec force.* — Ce père Maticas ! Quand il s'y met !

DOMINGO. — Un as !

ANTON. — Coupé ! (*Ramassant et comptant ses levées.*) Vous êtes fichu !

FUENSANTICA. — Moi, je n'aurais pas fait comme

(1) MUSIQUE. N° 7 INTERLUDE. N° 8 EL PANO N° 1 ET CHANT DE LA FEUILLE.

elle, non, jamais ! Voilà un beau garçon qui reste pour compte ! Mais, est-ce que vous ne finissez pas de jouer?

DOMINGO, *se retournant.* — Veux-tu fermer ton bec, pour une fois?

FUENSANTICA. — Eh bien ! Si ce n'est pas aujourd'hui le jour de bavarder !...

DOMINGO. — Va-t'en à tes vers à soie !

FUENSANTICA. — Et Pencho? Sait-on ce qu'il va faire?

DOMINGO. — Se taire, comme toi, maintenant.

FUENSANTICA, *retournant à ses vers à soie.* — Personne ne me raconte rien. Il paraît que je ne compte pas ici.

DOMINGO, *se levant et s'adressant à Anton.* — Assez joué !

ANTON. — Comme toujours, dès que je gagne. (*Se levant et suivant Domingo après avoir ramassé l'argent.*) Eh bien !... au sujet de ce garçon qui nous est tombé du ciel... Je crois que je manque à mon devoir, Domingo.

DOMINGO. — Quel devoir?

ANTON. — Mais, mon devoir d'alcade !

DOMINGO. — Laisse... laisse...

ANTON. — Je suis le soutien, le défenseur de la société, j'ai un ministère.

DOMINGO. — Vrai, tu te crois ministre, toi !

ANTON. — Enfin, tu m'as commandé de laisser libre

le fils Pascualo, mais... (*Montrant son bâton d'alcade.*) cet insigne m'ordonne de l'arrêter.

DOMINGO, *le regardant fixement.* — Vieux roublard ! Tu n'as pas pardonné à ce garçon de t'avoir chipé la location de quelques coins de terre, voilà ce qui te fait agir. Eh bien ! Tu vas mettre un frein à ta rancune, cet homme restera libre et sauf, il n'y a aucun motif de l'arrêter; sinon, tu verras comme je te ferai vite dégringoler de ton ministère.

ANTON. — Soit, qu'il reste libre !

DOMINGO. — Et ne recommence pas à mettre les pieds dans le plat.

SCENE II

Les mêmes et Don Fulgencio, entrant par la gauche.

DON FULGENCIO. — Dieu soit dans la maison du père Maticas !

DOMINGO. — Et avec vous aussi, Don Fulgencio. Voulez-vous entrer ?

DON FULGENCIO. — Non. Restons ici au frais. La treille est le salon des gens de la Huerta.

FUENSANTICA. — Bonjour, docteur.

DON FULGENCIO. — Holà ! Fuensantica ! Tu soignes les petits vers à soie ?

FUENSANTICA. — Je leur donne la pâture.

Don Fulgencio. — Et tu peux t'occuper de ça, toi, avec tes frêles petites mains?

Fuensantica. — Les vers à soie veulent les soins de la femme, de même que les petits enfants. Je les ai là, au soleil qui les réjouit.

Don Fulgencio. — Ont-ils déjà fait leurs quatre mues?

Fuensantica. — Mais c'est trop tôt!... Ils s'éveillent de la troisième.

Don Fulgencio. — Et ils s'éveillent en bon état?

Fuensantica. — Si vous les voyiez, comme ils sont beaux et guillerets!...

Anton. — Cette année, tous fileront leur cocon.

Domingo. — Il faut l'espérer.

Don Fulgencio. — Il y aura bonne récolte.

Fuensantica, *sautant*. — Oh! quel plaisir!

Don Fulgencio. — Comme tu serais belle si quelqu'un t'habillait avec toute la soie qui sortira d'ici!

Fuensantica. — Mon amour pour ces petites bêtes... mon plaisir de les soigner me suffisent; mais, parfois, je pense aussi qu'on emporte ces cocons loin, très loin, qu'on les file et qu'on les teint... et alors, je me dis pour moi seule : lorsque les belles dames traînent leurs robes si longues sur les parquets des grandes maisons, peu d'entre elles soupçonnent qu'elles doivent ce luxe à l'amour et aux soins d'une petite paysanne restée dans la Huerta.

DON FULGENCIO. — Allons, quel grelot elle a cette petite. (*S'asseyant, à Domingo.*) Et ton garçon, n'est-il pas ici?

DOMINGO. — Je lui ai recommandé de ne pas tarder...

FUENSANTICA. — Il est sorti plein de courage...

DOMINGO. — Aujourd'hui, il ne tient pas en place. La joie remplit son âme et il a voulu aller avec ses camarades; il les a invités et il doit être en train de festoyer avec eux.

DON FULGENCIO. — Ta, ta, ta !... Attention à cela, beaucoup d'attention, car ton fils n'est pas en état d'aller à cette allure... Rien de mieux que de lui procurer de la joie et qu'il voie ses désirs satisfaits; cela lui reposera l'esprit et nous lui aurons donné la meilleure médecine; mais pas d'excès imprudents.

DOMINGO. — Je dois tâcher de le contenter...

DON FULGENCIO. — Même sa satisfaction de maintenant, il doit la savourer avec calme ; des amours reposées et tranquilles et nous verrons après si nous pouvons aller jusqu'au mariage. Je te le dirai.

DOMINGO. — J'y compte bien.

DON FULGENCIO. — Je l'ai observé, ce matin pendant la messe, ensuite chemin faisant, et finalement ici.

DOMINGO, *avec anxiété.* — Et qu'est-ce que vous en dites?

DON FULGENCIO. — Il n'est pas bien. Je n'assure rien encore, mais je crains...

DOMINGO. — Vous savez que je suis disposé à donner tout mon bien pour payer sa guérison. Et vous le guérirez...

DON FULGENCIO. — Tu n'auras pas à me payer de tout ton bien, pas plus que je ne puis répondre de sa guérison. Jusqu'à maintenant, je ne suis guidé que par des conjectures. Je suis venu pour l'examiner. Quand je l'aurai ausculté, nous parlerons.

DOMINGO. — Je vais le chercher.

DON FULGENCIO. — Laisse-le venir.

DOMINGO. — Mais, s'il s'attarde... Tout à l'heure, sa fiancée va venir avec ses parents et d'autres personnes pour signer l'engagement et assister aux accordailles.

DON FULGENCIO. — Vous pourriez bien laisser ça pour un autre jour.

DOMINGO. — Nous ne savons pas quand on pourra aller à l'église et, à tout hasard, il vaut mieux, docteur, pour plus de sûreté, que l'affaire soit bien nouée et enchaînée. Je vais chercher Xavier.

DON FULGENCIO. — Bon, va et amène-le.

DOMINGO, *à Anton.* — Toi, tiens compagnie à Don Fulgencio.

ANTON. — Entendu.

DOMINGO, *qui s'en allait et qui revient.* — Et à moi, Monsieur le Docteur ?... A moi, vous me direz bien toute la vérité ?...

DON FULGENCIO. — Certainement, à toi je la dirai tout entière.

DOMINGO. — Je vais chercher mon fils.

(Il s'en va.)

SCENE III

Les mêmes, moins Domingo.

FUENSANTICA, *s'en allant.* — Moi, avec votre permission...

DON FULGENCIO. — Viens ici. Tiens-moi compagnie, pendant que j'attends... A moi et à l'alcade.

FUENSANTICA. — Moi, de quoi voulez-vous que je vous parle?

DON FULGENCIO. — Conte-nous tes amours. (*A Anton en riant.*) Je suis son confident. (*A Fuensantica.*) Et comment vont-elles, tes amours? As-tu vu aujourd'hui Jusepico?

FUENSANTICA. — Deux fois déjà, et d'ici peu, ça fera trois.

DON FULGENCIO. — Et quand est-ce qu'il t'enlève?

FUENSANTICA. — Ah! ça... c'est à voir!

DON FULGENCIO, *à Anton, en plaisantant.* — Elle s'est mis dans la tête qu'on doit l'enlever.

ANTON. — Ici, dans la Huerta, nombreuses sont les jeunes filles qui filent avec leur fiancé.

DON FULGENCIO. — C'est une vilaine coutume.

ANTON. — L'autorité ne peut pas l'empêcher.

DON FULGENCIO. — Elles fuient leur maison, se cachent dans celle à côté et le lendemain s'en vont à l'église.

FUENSANTICA. — Et la bénédiction du curé efface tout.

DON FULGENCIO. — Ah ! petite tête d'amadou ! Mais Jusepico ne fera pas pareille sottise ! Veillez sur eux, père Anton !...

ANTON. — Comme ils ne préviennent pas...

DON FULGENCIO. — Qui sait? Cela peut avoir lieu bientôt, n'est-ce pas?... A quand la fuite?

FUENSANTICA. — Peut-être tout à l'heure... Mais à vous, je ne le dirai pas.

DON FULGENCIO. — Patience, petite, patience...

ANTON. — Toutes sont pressées.

FUENSANTICA. — Pressée de me marier? C'est vrai, oui, je le suis. Pour en finir avec les ennuis et les brouilles, pour ne plus voir des gens se regardant de travers; pour rire toute la journée, chose que je ne peux pas faire ici, dans la maison de mon parrain, où le rire paraît un péché mortel ! Je veux qu'on me conduise à la promenade, à la foire, aux processions, parée de mon châle à fleurs, de mon chignon à fleurs et de mon visage

en fleur, et aussi pour que cette chanson qu'on chante ici, et que toutes les jeunes filles nous savons, soit la vérité (1).

Le jour où je me marierai
Je serai la fiancée, dame !
Et du chocolat je prendrai
Comme une belle dame.

DON FULGENCIO. — Vive, vive la fiancée !... On dirait un vrai pétard qui éclate ! Cette humeur lui passera.

ANTON, *agitant la main.* — En digérant le chocolat.

DON FULGENCIO, *riant.* — C'est ça; vous avez raison.

SCENE IV

Les mêmes, Conception, Maria del Carmen et Migalo, entrant par le fond, à gauche. Maria del Carmen habillée comme au premier acte, avec la mantille pliée au bras ; Conception, la mantille sur la tête ; Migalo avec sa cape.

CONCEPTION. — Dieu nous donne une bonne après-midi !

(1) MUSIQUE. N° 9. COUPLET ET SORTIE DE FUENSANTICA (AD LIBITUM)

ANTON. — Salut !

DON FULGENCIO. — Oh ! voici les héros de la fête : la fiancée et les beaux-parents !

CONCEPTION. — Très ponctuels.

DON FULGENCIO. — Et en grande tenue.

MIGALO. — C'est le cas.

DON FULGENCIO. — Maria del Carmen, que tout soit pour le mieux !

MARIA. — Merci.

CONCEPTION. — Grand merci.

MIGALO. — Pour le bien de tous.

DON FULGENCIO. — C'est donc en ce jour que nous inaugurons les fêtes... Celle d'aujourd'hui est la première...

MARIA. — Oui, Monsieur.

DON FULGENCIO. — Ne permets pas que le fiancé danse.

MARIA. — Nous ne danserons pas.

DON FULGENCIO. — Aie bien soin de lui.

FUENSANTICA, *s'approchant de Maria del Carmen et l'embrassant.* — Ma belle !... Viens m'aider à rentrer les vers à soie, veux-tu ?

MARIA. — Oui, je veux bien.

FUENSANTICA, *lui passant le bras autour du cou.* — Allons ! (*Elles se dirigent vers les claies des vers à soie.*) Comme tu dois être contente !

MARIA. — Tu me le demandes !

FUENSANTICA. — J'ai beaucoup de choses à te raconter.

MARIA. — De Jusepico?

FUENSANTICA. — Le grand moment approche.

MARIA. — Ne fais pas de folies...

(*Elles rentrent les vers à soie en passant entre le jardin et la maison; Fuensantica emporte ensuite les chaises.*)

FUENSANTICA. — Viens, viens, et tu sauras.

DON FULGENCIO. — Eh bien! Quoi de neuf, Migalo?

MIGALO, *soufflant.* — Beaucoup de chaleur.

DON FULGENCIO. — Rien d'étonnant... avec cette cape sur le dos!...

CONCEPTION. — C'est l'usage.

DON FULGENCIO. — « Quand les hommes de la Huerta sortent la cape...

MIGALO. — « Baptême... mariage...

ANTON. — « Enterrement... ou ruse. »

MIGALO. — Des quatre choses citées par le dicton, aujourd'hui la cape en signale une.

CONCEPTION. — Mariage.

ANTON. — Et un petit peu de ruse... Car, si vous venez pour parler de la dot...

CONCEPTION. — De la dot, pourquoi?... Nous autres... Domingo le sait... nous ne pouvons rien donner à notre fille.

MIGALO. — Ça va si mal chez nous.

ANTON. — Allons donc ! Pour la Saint-Jean, vous récoltez au moins trente fanègues !

MIGALO. — Heu !... il dit trente !...

CONCEPTION. — Heureusement que notre fille nous apportera le remède !

DON FULGENCIO. — Elle est si belle !

ANTON. — Allons, allons, vous lui donnerez bien quelque chose, car sa beauté seule ne lui ferait pas un lourd trousseau.

CONCEPTION. — Tout ça regarde Domingo... C'est lui qui a voulu le mariage avec tant d'insistance.

MIGALO. — A lui, qui a de quoi arranger les choses. Il en a les moyens.

DON FULGENCIO. — Et vous, vous venez pour conclure le marché.

MIGALO. — Il importe de bien semer la terre; parce que si Xavier vient à mourir, comme il est à espérer...

CONCEPTION. — Dis comme il est à craindre et tu parleras bien...

ANTON. — Allez, vous faites une belle paire de roublards !

CONCEPTION. — De roublards !...

MIGALO. — Oh !... Mes...es...sieurs !...

SCENE V

Don Fulgencio, Anton, Conception, Migalo, Domingo, qui entre par le fond à gauche, puis Maria del Carmen.

DON FULGENCIO, *voyant Domingo s'approcher.* — Le maître de la maison.

CONCEPTION. — Nous sommes déjà ici, nous autres.

DOMINGO. — Et Maria del Carmen?

MARIA, *paraissant sur le seuil de la porte.* — Bien le bonjour !

DOMINGO. — Bonjour, petite. (*Bas.*) Te sens-tu du courage?

MARIA. — Vous voyez que je suis venue.

DOMINGO. — Très bien. Ainsi doit-on faire. (*A Don Fulgencio.*) Je n'ai pas trouvé mon garçon.

ANTON. — Je te l'enverrai. Je vais jeter un coup d'œil autour du village, car c'est une après-midi de fête...

DON FULGENCIO. — Hé ! Hé ! l'alcade veille... Je vais avec vous.

DOMINGO. — Vous vous en allez?

DON FULGENCIO. — J'ai un tas de visites à faire par ici.

DOMINGO. — On a tant de confiance en vous !

DON FULGENCIO. — Dieu fasse qu'on ne se trompe pas. C'est pour cette raison que je couche, cette nuit, dans le village; le curé me loge. Je reviendrai à la tombée du jour, quand la fête sera terminée. Tâche que ton garçon reste tranquille et, cette fois, qu'il m'attende. Allons-nous en, père Anton !

ANTON. — Je reviens pour le festin !

(*Don Fulgencio et Anton sortent.*)

SCENE VI

Les mêmes, moins Don Fulgencio et Anton.

DOMINGO. — Asseyez-vous.

CONCEPTION, *sans s'asseoir.* — Nous sommes venus un peu à l'avance...

MIGALO. — Pour faire un brin de causette, si vous voulez...

DOMINGO, *très expansif.* — Eh bien ! oui, causons. Vous désirez régler la question d'intérêt ?

CONCEPTION. — Pour que le diable ne s'en mêle pas.

DOMINGO. — Ce sera l'affaire d'une minute.

CONCEPTION, *à sa fille.* — Ma fille, pourquoi n'entres-tu pas dans la maison avec Fuensantica?

DOMINGO. — Si nous allions traiter l'affaire ailleurs?

MIGALO. — Ça vaudra mieux.

DOMINGO. — Je dois aller près d'ici chez quelqu'un que j'ai envoyé à Murcie faire un achat. (*A Maria del Carmen.*) Un rien... un cadeau pour la fiancée.

MIGALO. — La bague.

CONCEPTION. — Qu'en sais-tu?... C'est peut-être quelque chose de mieux.

DOMINGO. — On le verra bientôt. Allons causer.

CONCEPTION. — Toi, reste avec Fuensantica.

DOMINGO. — Nous serons vite de retour.

MARIA. — Dieu vous accompagne !

SCENE VII

Maria del Carmen et Fuensantica. Celle-ci, qui était allée regarder du côté de la basse-cour et qui a entendu les derniers mots de la scène précédente, laisse s'éloigner les trois personnages et descend en courant vers le milieu de la scène.

FUENSANTICA, *gambadant.* — Et moi aussi, je reviens de suite !...

MARIA. — Où vas-tu?

FUENSANTICA. — Parler avec Jusepico. Ne t'ai-je pas dit ce qui se passe?

MARIA. — Je ne te laisserai pas faire de folies !

FUENSANTICA. — Dis donc, mais... les autres aussi

veulent se marier ! Egoïste ! Tu voudrais être heureuse toute seule !

MARIA. — Heureuse !

FUENSANTICA. — Et moi aussi, je veux l'être, je veux me marier. Au revoir.

(*Fuensantica disparaît en sautant du côté de la basse-cour.*)

MARIA. — Heureuse ! (1).

(*Elle tombe sur une chaise près de la maison, pleure et sanglote éperdument. Pencho paraît au fond, avance lentement et arrive sous la treille.*)

SCENE VIII

Maria del Carmen et Pencho.

PENCHO. — Maria del Carmen !...

MARIA, *se retourne rapidement, le voit et dans un mouvement spontané court vers lui.* — Pencho !... (*Elle s'arrête, retient son élan et change d'intonation*). Bonjour Pencho ! Toi par ici !

PENCHO. — Tu vois.

MARIA. — Que veux-tu ?

PENCHO. — Mais, te parler de ce qui se passe ici.

(1) MUSIQUE. N° 10. REPRISE DU CHANT DE LA FEUILLE A LA CANTONADE.

MARIA. — Impossible, Pencho. Je ne peux pas te parler.

PENCHO. — Il le faut cependant, oui, il le faut, parce que tout ce qu'on raconte me trouble, m'exaspère, me fait bouillonner le sang et met sur mon cœur l'épée qui va le transpercer. Il faut que je te parle !

MARIA, *à part*. — Jésus ! Mon Dieu ! Ne m'abandonnez pas !

PENCHO. — Est-il possible que tu m'aies laissé pour un autre ? Voyons, que s'est-il passé ?

MARIA. — Tu le sais bien, on te l'a écrit.

PENCHO. — Oui, mais, en lisant cela, sais-tu ce que je me suis dit ? Ce n'est pas vrai.

MARIA, *très vite*. — Non, ce ne l'était pas alors !

PENCHO. — Mais je me suis dit aussi : quelque chose se passe... et je suis venu voir. En arrivant, les mauvaises langues m'ont bien répété ce que j'avais lu sur la lettre, et de nouveau j'ai dit : ce n'est pas vrai. Alors je t'ai vue... je t'ai vue, Maria del Carmen ! là... en face de l'église... tu fuyais à mesure que je m'approchais et tu t'en allais au côté de l'homme qui, dit-on, t'avait volée à moi, et pourtant je suis resté ferme dans mon idée, me disant : Je ne le crois pas ! Mensonge ce que j'entends, mensonge ce que je vois ! Il ment le soleil qui éclaire tout cela, ce n'est pas vrai !

MARIA. — Tu n'as pas pu le croire, n'est-ce pas, Pencho ?

PENCHO. — Et je ne le crois pas encore ! Regarde ! Je ne le crois pas maintenant, quoique tu me le prouves en m'écoutant avec cette frayeur, en évitant mes regards, en mettant entre nous deux le froid et la distance... alors que rien ne nous séparait avant... je suis encore à me dire que cela n'est pas vrai, et cela ne l'est pas mignonne, ne le sera pas, ne peut pas l'être, même si toutes les calamités de la terre et du ciel s'assemblaient contre nous ! Entends-tu ce que je te dis?... Cela ne sera jamais vrai. Et je suis venu pour que cela ne le soit pas.

MARIA. — Ne défie pas le sort, il dispose les choses et il peut plus que nous. Quelle est ton idée?

PENCHO. — Mon idée? Te parler d'abord ! Aussitôt arrivé, j'ai fait l'impossible pour te voir, parce que ce qui importait, avant d'agir, c'était que nous entendions, toi mes paroles et moi les tiennes.

MARIA. — Eh bien ! tu les as déjà entendues...

PENCHO. — Je n'ai pas encore mis les pieds dans ma maison, je n'ai même pas vu mon père. Je t'ai seulement guettée toute la journée, mais on te garde si bien que je n'ai pu te voir que maintenant.

MARIA. — Que veux-tu? Il est trop tard !

PENCHO. — Mais non. Tu verras qu'il est encore temps. Personne ne pourra me résister ! C'est moi qui viens ici imposer ma loi ! Nous verrons qui s'opposera à la poussée de cette poitrine ! Parce que j'ai fui, vous

vous êtes dit : c'est un lâche. Bien dit, je n'aurais pas dû fuir ! Mais je reviens. J'ai traversé la mer en voulant avaler les vagues, et aussitôt débarqué, à mesure que je m'approchais, le parfum des orangers que m'apportait le vent m'enivrait de courage et je me disais : je suis chez moi ! C'est ici que j'ai laissé mes droits, mes amours, mes espoirs et ma vie. Je viens reprendre tout cela. Si quelqu'un a osé y toucher, qu'il me les rende, sinon, je les lui arracherai avec son âme et sa gloire éternelle !

MARIA. — Non, Pencho, non ! Ecoute-moi, par miséricorde, écoute ce que je te dis. Rentre chez toi, tranquille, sans haine, à côté de ton père. Songe que tu as ici beaucoup d'ennemis, beaucoup et que ta bravoure te coûterait la vie. Ta vie Pencho ! ce que tu exposes, c'est ta vie !

PENCHO. — Ma vie !... Mais, est-il vrai que tu veux te marier avec Xavier ?

MARIA. — Oui... Je me marie avec lui.

PENCHO. — Alors ma vie ! Pourquoi m'en parles-tu ? Maudite l'heure de ma naissance et maudite l'heure où je te la consacrai, ma vie !...

MARIA. — Oh ! Tais-toi, tais-toi, ne dis pas cela !

PENCHO. — Pourquoi ?

MARIA. — Tu me tues !

PENCHO. — Enfin, veux-tu m'entendre ? Qu'est-il arrivé ? Qu'est-ce qui a fait de toi mon ennemie, une

ennemie si féroce que n'attendrit ni colère ni douleur?

MARIA, *dans un cri.* — Moi, ton ennemie! Non, Pencho, non! Je ne te hais pas! Non!...

PENCHO. — Oh! enfin, mon amour!... C'est ton cœur, c'est ton âme qui ont crié cela. (*Il lui prend une main et lui entoure la taille.*) (1) Tu m'aimes alors ?

MARIA, *vaincue, ravie, d'une voix contenue, très passionnée.* — Oui, je t'aime, oui!... comme toujours!... l'entends-tu maintenant. Plus que jamais!... Que dois-je faire, malheureuse, sinon te le dire ? En te regardant, en t'entendant, je n'y résiste plus ! Tu es mon bien-aimé, je vis de ta pensée et je veux mourir pour toi! Te haïr, moi! Qu'est-ce que tu as dit? T'adorer jusqu'au dernier souffle! Ne le sais-tu pas? Ne te rappelles-tu pas que je te l'ai juré?

PENCHO. — Ma Maria del Carmen!...

MARIA. — Mon Pencho!...

PENCHO. — Viens, maintenant.

MARIA, *se reprenant effrayée.* — Où?...

PENCHO — Suis-moi, tu es mienne.

MARIA. — C'est impossible. Toi, va-t'en, laisse-moi et cours à ton gré la Huerta, libre et sauf. Ne sais-tu pas que mon amour est à toi? Que veux-tu de plus?

(1) MUSIQUE. N° 11. BERCEUSE D'AMOUR (FRAGMENT)

Par charité, laisse-moi. Je suis esclave ici, je ne peux pas te suivre.

PENCHO. — Te laisser à Xavier ?

MARIA. — J'ai donné ma parole !

PENCHO. — Si tu m'aimes et si tu as promis d'être à lui, tu es encore plus infâme ! Tu ne te vends pas seule, tu me vends, moi aussi.

MARIA. — Je ne me vends pas !...

PENCHO. — Pour quelle raison alors vas-tu lui appartenir ?

MARIA, *résolue*. — Tu le sauras. Ecoute. Je ne peux plus souffrir que tu me condamnes. Ma consolation dans l'avenir sera de penser que tu sais pourquoi je me suis sacrifiée. Ecoute-moi.

PENCHO. — Parle.

MARIA. — Le maître de cette maison peut te perdre... Il a caché dans son coffre le fer avec lequel tu blessas son fils !

PENCHO. — On t'a fait peur, pauvrette !

MARIA. — Ton arme, bien marquée, bien connue, que tu ne peux renier. Il la ramassa à côté de ton adversaire agonisant. Et Domingo est sans pitié. Son fils lui a dit qu'il mourrait de chagrin si je ne lui appartenais pas, alors, lui me force au mariage. Nous avons fait un pacte, je sauve son fils et lui te sauve : je vais à l'église avec Xavier et Domingo garde l'arme et son secret. Tel est le pacte.

PENCHO. — Romps-le. Je ne l'accepte pas.

MARIA. — Tu serais perdu.

PENCHO. — Je me défendrai. Viens. Fuyons, la menace est vaine.

MARIA. — Crois-tu que tu pourras partir librement comme tu es venu? On t'a déjà coupé la retraite, et tu n'irais pas très loin, sans te faire arrêter.

PENCHO. — Que m'importe ! Qu'on m'arrête, qu'on m'enchaîne, qu'on me pende ! Mais que cet homme ne soit pas ton maître. Romps ce pacte.

MARIA. — Ça non ! Je te sauve, mon Pencho !

PENCHO. — Alors, c'est moi qui le romprai ! Où sont ces gens-là ?

MARIA. — Ne les provoque pas, par Dieu ! Va-t'en ! Ils vont venir !

PENCHO. — C'est ce que je veux !

MARIA, *après avoir regardé de tous côtés, épouvantée.* — Jésus !... Que le Ciel nous protège !... Xavier qui approche !...

PENCHO. — Tant mieux. Je l'attends.

MARIA. — Te trouver ici, près de moi, cela va l'affoler !

PENCHO. — Crois-tu que je tremble? Je l'ai déjà étendu une fois, je l'étendrai une autre. Laisse-le venir. (*Xavier apparaît au fond, voit Pencho et s'arrête subitement au milieu de la scène; Pencho l'attend, arrogant, planté à gauche; Maria del Carmen, ne pouvant éviter*

la rencontre, regarde, atterrée, l'un et l'autre des deux rivaux.)

SCENE IX

Maria del Carmen, Pencho et Xavier.

XAVIER, *rouge, tout à coup, de colère, à Pencho.* — Que veux-tu?

MARIA, *courant à lui, bouleversée.* — Rien ! Il passait... il s'est arrêté un instant.

XAVIER, *regardant Pencho en face.* — Pourquoi es-tu venu ici?

PENCHO. — Tu ne le supposes pas?... Te prendre cette femme.

MARIA, *à Pencho.* — Oh ! Tais-toi ! va-t'en !

XAVIER, *prenant Maria d'une main.* — Cette femme, laisse-la tranquille. Ni lui parler, ni la regarder ! Elle n'existe plus pour toi !

PENCHO. — Trop tard !

XAVIER. — Cette femme est mienne!

PENCHO. — Tu mens !

XAVIER. — Je mens!...

(Il va s'élancer sur Pencho, mais il chancelle légèrement et s'appuie à un des pieux de la treille.)

MARIA, *accourant pour le soutenir.* — Xavier!...

XAVIER *l'écartant.* — Non!... laisse-moi!... (*Se re-*

dressant avec effort pour paraître fort et calme.) Oui, elle est à moi! (*A Maria.*) Dis-le lui donc, qu'il t'entende. Dis-lui quel est celui qui ment!

PENCHO. — Tais-toi, Maria del Carmen, n'ouvre pas la bouche. Ce que tu lui feras dire ne signifie rien. Vous l'effrayez comme un petit oiseau!

MARIA. — Oh! Oui! Vous m'effrayez tous!

PENCHO. — Crois-tu déjà qu'elle est tienne parce que tu la tiens prisonnière? Ouvre la cage à l'oiseau et tu verras où il vole.

MARIA, *à part.* — Pas où il voudrait, bien sûr!

XAVIER. — Si on t'a raconté ce qui se passe, ne sais-tu pas qu'elle m'a donné sa parole, que j'ai sa promesse et qu'elle ira avec moi à l'église?

PENCHO. — Et qu'est-ce que cela fait? Quand bien même vous iriez à l'église, si je le permettais!... son cœur n'irait pas. Tu as sa promesse; mais qui a son amour?

XAVIER. — Moi!

PENCHO. — Non, tu ne l'as pas! Tu es le pauvre qu'on renvoie et qui, à la fin, vole le pain qu'il mendiait. C'est moi qu'elle aime! C'est moi qui lui ai appris les mots d'amour et qui le premier les lui ai murmurés à l'oreille; moi qui ai apporté la lumière dans son âme et qui ai souffert pour entendre sur ses lèvres la petite parole douce qui donne la vie...

XAVIER. — Celle qu'elle te refuse aujourd'hui!

PENCHO. — ... C'est moi qui rôdais autour de sa porte, moi qui lui chantais des chansons, moi qui ornais ma guitare des jolis nœuds tressés par elle, moi qui parais ma poitrine des œillets cueillis sur son balcon, moi qui passais les nuits à la grille de sa fenêtre et buvais son haleine et serrais sa main...

XAVIER, *exalté, furieux.* — Oh! tais-toi, tais-toi!

PENCHO. — ... Et c'est moi qui porte ici (*Se frappant la poitrine.*) la Vierge du Carmel, brodée par elle, couverte de ses baisers, avec les traces des larmes qu'elle a versées pour moi...

XAVIER, *désespéré.* — Tais-toi, ou je t'arrache cette langue maudite !

PENCHO. — Viens l'arracher !

XAVIER. — Oui!...

(*Il va s'élancer, il chancelle et se laisse tomber sur une chaise, haletant et regardant Pencho avec des yeux pleins de haine.*)

MARIA, *courant à lui.* — Qu'as-tu?...

PENCHO. — Tu es malade?

XAVIER, *s'efforçant de surmonter sa faiblesse.* — Non... C'est la colère qui m'aveugle... (*Essayant de se lever.*) Je suis encore un homme devant un autre homme !

MARIA, *à Pencho.* — Si son père arrive et le voit ainsi, il n'y aura pas de pouvoir divin qui te sauve ! Laisse-le, Pencho, va-t'en.

XAVIER, *parfois debout, appuyé au dossier de la*

chaise, parfois retombant, mais toujours avec la même ardeur fébrile. — Non, ne t'en va pas! Je veux que tu m'entendes! Elle t'a aimé! dis-tu? Tant mieux, car ainsi, je te la vole, je te dépouille! Tu venais me la prendre? Je la garde! Tu la verras en mon pouvoir.

PENCHO. — Je la conquerrai à nouveau!

XAVIER. — Tu te mets entre elle et moi? Tant mieux encore! Je devais aller te chercher, tu m'épargnes cette peine!

PENCHO. — Toi, me chercher!...

XAVIER. — Oui, pour te tuer!

PENCHO. — Eh bien! me voici!

XAVIER. — Ta condamnation, tu l'as écrite là, dans ma chair. Et cette main sera ferme et sûre et non maladroite comme la tienne qui me laissa vivant!

PENCHO. — Quand?

XAVIER. — Bientôt.

PENCHO. — Plaise à Dieu que tu le puisses!

XAVIER. — Veux-tu maintenant!

(*Il va s'élancer.*)

MARIA, *s'interposant.* — Jésus! Cessez, par pitié! Vous me déchirez!... Assez, pour l'amour de Dieu. (*Courant vers Pepuso qui paraît en scène.*) Ah! père Pepuso! Emmenez-le! Tous les deux sont fous!

SCENE X

Les mêmes et Pepuso.

PEPUSO. — Je viens de fouiller toute la contrée, à la recherche de cet emballé et voilà où je le retrouve !

MARIA. — Oui, il était ici, pour notre malheur !

PEPUSO. — Bien entendu !... C'est par ici que j'aurais dû commencer !

(*Il arrive lentement, jusqu'au bord de la treille.*)

MARIA, *allant vers Xavier, qui est resté assis et qui respire péniblement.* — Tu as mal ?

XAVIER. — Je brûle. Donne-moi un peu d'eau !

MARIA, *décrochant la cruche, à Pepuso.* — Arrachez-le d'ici.

PEPUSO, *la regardant, furieux.* — Va-t'en ! Tu es la première femme qui m'a trompé !

MARIA, *donnant la cruche à Xavier.* — Bois.

XAVIER, *prenant la cruche.* — Merci, mignonne !...

(*Il boit longuement et avidement.*)

PENCHO. — La pauvrette, comme elle le soigne ! C'est à moi que tu dois cela ! Non ! ce bonheur n'est pas pour toi !

PEPUSO, *s'approchant de Pencho.* — Mon gars...

PENCHO. — Que voulez-vous ?

PEPUSO. — As-tu jeté ta cervelle à la mer, du bord de la felouque ? Comment as-tu eu l'idée de venir te fourrer dans le piège au loup ?

PENCHO. — Ne vous préoccupez pas de moi.

PEPUSO, *le prenant par un bras et l'entraînant en dehors de la treille.* — Va-t'en d'ici, insensé ! Ici, c'est le château du père Maticas ! château pire que s'il appartenait à des Maures !

MARIA, *qui va, troublée, de l'un à l'autre.* — Tu as entendu ?

PENCHO. — Aurais-je passé la mer pour me cacher en arrivant ? Ce n'est pas là le but de mon voyage. Vous êtes devenu bien craintif ! Pourquoi m'écriviez-vous alors, comme un enragé, pour me faire revenir ?

PEPUSO. — Au diable, celui qui m'apprit si bien à lire et à écrire !

PENCHO. — Pourquoi cette peur ?...

PEPUSO. — Je m'en moque de la peur, je suis un sauvage. Tu sais où j'ai déjà été ! Repars et tu verras le tremblement.

PENCHO. — Laissez-moi, je sais ce que j'ai à faire ! Que celui qui craint quelque chose aille se blottir au fond de son coffre.

PEPUSO, *se retournant vers Maria del Carmen.* — En vérité, c'est un homme !

MARIA. — Mais, que prétends-tu faire ?

PENCHO. — Tu le verras.

PEPUSO. — Tu n'as pas encore vu ton père. Viens le voir.

PENCHO, *à Maria del Carmen.* — Tu ne changes pas d'idée?

MARIA. — Non, je veux te sauver!

PENCHO, *avec aplomb, ayant pris une résolution.* — Eh bien! Tu ne me sauveras pas. (*A Pepuso.*) Où est-il mon pauvre vieux? Vous avez bien parlé, Pepuso, je veux le voir!

PEPUSO. — Chez toi, il t'attend!

PENCHO, *à Xavier et à Maria del Carmen.* — Au revoir.

XAVIER, *se levant de sa chaise.*— J'irai te chercher...

PENCHO. — Tu auras avant de mes nouvelles. (*A Pepuso.*) Allons voir mon père. (*Ils sortent.*)

SCENE XI

Maria del Carmen et Xavier.

XAVIER, *s'approchant de Maria del Carmen qui continue à regarder par où Pencho a disparu.* — Laisse-le partir. (*L'emmenant vers la maison.*) Reste avec moi!

MARIA. — Oui, je reste! Mais toi apaisé, humble. Je t'en prie, calme-toi, obéis à ma voix qui te demande l'oubli et le repos.

XAVIER, *la regardant, charmé.* — Je ferai ce que tu voudras!...

MARIA. — Cet homme qui s'en va est le délaissé, le

puni... Tu ne dois pas lui faire de mal ni permettre qu'on lui en fasse.

XAVIER. — Ce que tu voudras!...

MARIA. — Pour en finir avec tout cela, Xavier, allons à l'église, le plus tôt possible.

XAVIER. — Oui, oui, au plus tôt!

MARIA. — As-tu de la fièvre?... Te sens-tu mal?...

XAVIER. — Non, c'est passé! Ta chaleur me ranime. Me voilà solide de nouveau. Je me sens si bien!... Pas un mot de tout cela à mon père...

MARIA. — Il ne faut rien lui dire.

XAVIER. — Tu m'aimes! n'est-ce pas?

MARIA. — Puisque je vais être tienne.

SCENE XII (1)

Les mêmes, Anton et quatre ou cinq paysans de la Huerta avec guitares. Andrès et autres jeunes gens. De divers côtés arrivent des invités, hommes, femmes et enfants.

ANTON. — Allons, ce sera une belle fête que celle de cette après-midi!

MARIA, *très aimable, feignant la joie.* — Holà, père Anton! Vous voilà déjà de retour?

(1) MUSIQUE. N° 12. ENTRÉE DES MANDOLINISTES ET GUITARISTES

XAVIER. — Salut à vous et à toute la compagnie.

ANTON, *présentant les musiciens.* — La compagnie, ce sont les musiciens que j'amène: les danseurs ne manqueront pas.

XAVIER, *les invitant à avancer, ainsi que les autres qui entrent.* — Approchez.

ANTON. — Ils ont déjà mes instructions et ils savent qu'ils devront gratter avec entrain.

ANDRES, *s'avançant avec d'autres jeunes gens.* — Dieu garde les gens de bien!

XAVIER. — Avancez, avancez!...

(*Ils avancent et se distribuent en groupes sous la treille.*)

ANDRES. — Et le père Maticas?

ANTON. — Il ne tardera pas. Je l'ai vu par là, en grande conversation avec les beaux-parents, ils débattent sans doute la question délicate : la question d'argent.

ANDRES. — Ils reviennent.

SCENE XIII

Les mêmes, Domingo, Conception et Migalo, puis Fuensantica.

ANDRES, *saluant avec tous les autres invités.* — Soyez les bienvenus!

TOUS. — Bonjour!

DOMINGO. — Que tout le monde soit ici chez soi !

ANTON, *à Migalo, à voix basse.* — L'affaire s'est-elle conclue à votre gré?

MIGALO. — Je n'ai pas marchandé, pas même un centime.

ANTON. — Et que donnez-vous à votre fille?

MIGALO. — Rien... C'est lui qui donne tout ! (*Il montre Domingo.*)

ANTON. — Tu as été généreux !

CONCEPTION, *embrassant sa fille.* — Comme nous te faisons heureuse, ma fille!

MARIA. — Ah ! ma mère ! Que Dieu vous récompense de votre bonne intention !

ANDRES. — Voilà un mariage bien réglé !

DOMINGO. — Pour ça, oui! Asseyez-vous, Messieurs, et s'il n'y a pas assez de chaises, prenez place sur le sofa des gens de la Huerta, qui est la sainte terre. (*Quelques-uns des assistants sortent des chaises de la maison, pareilles à celles qui sont déjà sur la scène. Les uns s'assoient sur ces chaises; d'autres sur le banc de pierre; d'autres, hommes et femmes, s'accroupissent sur le sol; plusieurs restent debout.*) Sans cérémonie, ici on ne fait pas de manières ! Fuensantica !... Où est-elle?

FUENSANTICA, *apparaissant sur la porte.* — Je suis là, je suis là... Sans moi, point de réjouissance, puisque j'ai la clef du garde-manger!

DOMINGO. — Mets la table et sors ce qui a été préparé. (*Fuensantica entre dans la maison, suivie de trois ou quatre femmes invitées; elle ressort, couvre la table d'une belle nappe propre, garnie de dentelles, puis elle entre et sort plusieurs fois avec les autres femmes, qui portent des plateaux ronds et blancs, rayés de couleurs vives et aux reflets métalliques. Sur un de ces plateaux, il y aura des tasses du même genre pleines de chocolat, et sur les autres, des brioches et des gâteaux. Elles apportent de plus deux verres avec des fleurs peintes, une bouteille d'eau, la calebasse contenant le vin, du pain et d'autres plateaux avec toutes sortes de provisions que nomme Domingo. Le tout est disposé convenablement sur la table.*) Venez ici. Que chacun prenne ce qui lui plaira le plus. Il y en a pour tous les goûts : du chocolat et des brioches pour les bouches délicates, du saucisson, des saucisses et autres choses substantielles pour celui qui aime bien faire travailler ses mâchoires, et du pain frais, et du bon vin. Prenez, c'est offert de bon cœur !

MIGALO. — Que ça dure longtemps !

ANTON. — Et après le goûter, en avant la musique !

DOMINGO. — Bravo ! Sans la danse et les guitares, il n'y a pas de fête complète !

CONCEPTION, *regardant sa fille et Xavier.* — Je sais bien qui ouvrira le bal !

DOMINGO. — Si vous parlez de Xavier, vous vous trompez. Aujourd'hui, mon fils ne danse pas.

TOUS. — Si, si !...

XAVIER. — Mais pourquoi pas, mon père? Avec Maria del Carmen !... Je suis très bien !... (*Avec emportement.*) Va, je danserai !...

DOMINGO. — Tu vas te fatiguer !

MARIA. — Nous ne danserons pas.

XAVIER, *soumis.* — Bien, je t'obéis.

FUENSANTICA, *se plaçant au milieu de la scène, prête à danser.* — Moi, je danserai ! J'ai mes castagnettes ! (*Elle les fait sonner.*)

DOMINGO. — Approchez ! Ici, vous et moi. (*Il offre des chaises à Conception et à Migalo, à gauche de la table.*) Et ici le gouvernement. (*Anton s'assoit, Fuensantica distribue les tasses de chocolat, que quelques-uns prennent, tandis que les autres font circuler le saucisson, les saucisses et le pain. Chacun coupe sa part avec le couteau qu'il tire de sa poche. Ils mangent et boivent à même la calebasse, très peu boivent dans les verres. Sur la scène, il y a un grand mouvement. Fuensantica mange aussi au dernier plan.*)

ANDRES. — Commencez l'attaque.

DOMINGO. — Allez, tout ça, c'est pour vous autres !

ANDRES. — Courage, Xavier !

XAVIER. — Rien ne me tente. Ce que j'ai, c'est une grande soif !

MARIA. — Prends ce verre d'eau.

XAVIER. — Non, celle de la cruche. Elle est plus fraîche. (*Il va vers la cruche, la décroche et boit.*)

DOMINGO. — Bois avec prudence, mon enfant.

(*Xavier raccroche la cruche et revient à sa chaise. Court silence, pendant lequel les invités mangent et boivent.*)

ANTON. — En voilà une belle après-midi !

CONCEPTION. — Après-midi de mai.

ANDRES. — C'est ainsi que Dieu les fait pour nous.

XAVIER. — Tout y contribue, bonne humeur, bonne compagnie !

MIGALO, *la bouche pleine.* — Et bon goûter !

MARIA. — Si les hommes savaient estimer tous ces bienfaits, il n'y aurait dans ce pays que paix, amour et contentement.

CONCEPTION. — C'est un sol béni !

ANTON. — Terre de fleurs ! Si tu te baisses, si tu en prends une poignée, et si tu la flaires, elle embaume !

MIGALO. — Mais il faut la labourer !

ANTON. — Tu y plantes ton gourdin, mettant de côté ce qui te gêne pour boire un coup, tu soulèves la calebasse et, pour peu que tu restes à boire, le gourdin a fleuri !

MIGALO, *prenant la calebasse.* — Je vais voir si le tien fleurit ! (*Il boit longuement.*)

CONCEPTION. — Est-ce que tu y couches?

(*Rires.*)

ANDRES. — Hé... Il y en a qui attendent leur tour !

ANTON, *s'adressant à sa canne, quand Migalo laisse la calebasse.* — Tu aurais eu le temps de fleurir !

DOMINGO. — Eh bien ! Si nous parlions de ce qui nous réunit ici ! (*Le cercle des invités se resserre autour de Domingo.*) Vous savez déjà de quoi il s'agit.

ANDRES. — Oui, inutile de se fatiguer.

DOMINGO. — Maintenant, je vais vous annoncer ce que vous ne savez pas, c'est que l'affaire est définitivement conclue.

CONCEPTION. — Et bien conclue !

DOMINGO — Maria del Carmen et mon fils vont tout de suite échanger leurs paroles.

XAVIER. — Maria del Carmen, je te la donne, moi, de toute mon âme, et je bénis mon heureuse fortune.

CONCEPTION. — Bénis aussi la tienne, ma fille.

MIGALO. — Vas-y et bénis-la !

DOMINGO, *à Maria del Carmen.* — Tu nous donnes ta parole, toi ?

MARIA. — Pourquoi faut-il répéter ce qui a déjà été dit ? Je vous l'ai donnée à Xavier et à vous, et j'ai la vôtre.

ANTON. — Très bien.

XAVIER. — Dieu te bénisse !...

DOMINGO. — Quant à la question d'intérêt, voici ce qui a été convenu : Maria apporte pour dot sa précieuse personne et cette fleur de beauté que lui donna la divine

grâce pour qu'elle n'eût pas besoin d'autres richesses. Cela suffit, il n'y a pas à lui en demander davantage.

ANDRES. — C'est bien.

TOUS. — Très bien.

DOMINGO. — Elle entre dans cette maison et elle y entre pour régner et pour dépenser notre bien selon son désir et pour son contentement.

ANDRES. — Elle le mérite.

DOMINGO. — Quant au père Migalo, moi, en reconnaissance, je lui cède le fermage des terres que j'ai du côté du canal, une paire de bêtes pour les labourer et, s'il en a besoin, des semences et des outils, rien ne lui manquera.

ANTON, *à Migalo.* — De façon que celui qui se marie, c'est toi.

MIGALO. — Il a tout offert. Je n'ai rien demandé.

DOMINGO, *donnant un écrin à Xavier.* — Maintenant, mets cette bague au doigt de la fiancée, je me réjouirai si elle lui plaît.

XAVIER, *mettant la bague au doigt de Maria.* — Donne-moi la main. (*Tous s'approchent pour regarder la bague.*) Comme elle brille à son doigt ! (*Il soutient la main de Maria pour montrer la bague à tous.*)

ANDRES. — Quel beau bijou !

ANTON. — Il est superbe !

MARIA, *à Domingo.* — Songez à ce que vous m'avez promis.

DOMINGO. — Ce que je garde dans mon coffre?

MARIA. — Oui.

DOMINGO. — Tu l'auras en sortant de l'église.

MARIA. — Hâtez-vous.

DOMINGO. — On se hâtera.

ANDRES. — Et la danse, ne commence-t-elle pas?

DOMINGO. — Dansez.

ANTON. — Faites de la place. (*Tous se retirent, laissant un espace vide pour les danseurs.*) Ici les musiciens. (*Il les place au fond.*) Les couples.

ANDRES. — En voici un.

FUENSANTICA, *faisant sonner ses castagnettes.* — Un autre.

TOUS. — Bravo! bravo! (1)

(*Grand mouvement. Les couples s'avancent. La musique joue au milieu des cris des assistants. On danse. Les jeunes filles font sonner les castagnettes. Pencho arrive* (2), *suivi de Pepuso, Roque et d'autres jeunes gens, et pénètre dans le cercle.*)

(1) MUSIQUE. N° 13 PARRANDA. N° 13 BIS REPRISE DE LA MARCHE D'ENTRÉE N° 12 N° 14 EL PANO N° 2. N° 15 BOLERO. N° 15 BIS. REPRISE DE LA PARRANDA.

(2) LA MUSIQUE S'ARRÊTE A L'ENTRÉE DE PENCHO

SCENE XIV

Les mêmes, Pencho, Pepuso, Roque et jeunes gens.

PENCHO, *entrant dans le cercle.* — Salut ! Messieurs !

(*Les danseurs et les danseuses s'arrêtent subitement.*)

TOUS, *en un seul cri.* — Pencho !

(*Etonnement général. Musique et danses cessent. Les convives se massent tout en laissant un vide autour de Pencho et de Pepuso.*)

XAVIER, *aveuglé par la colère, allant vers Pencho.* . . Encore toi !...

MARIA. — Tu ne m'écoutes pas, Vierge Sainte !

PEPUSO, *à part.* — Il va se passer quelque chose.

PENCHO. — Inutile de vous déranger ainsi. Je regrette de troubler votre fête.

MARIA, *s'approchant de Pepuso.* — Que veut-il faire ?

PEPUSO. — Rien de bon, pour sûr !

MARIA. — Va-t'en, Pencho, va-t'en !...

XAVIER. — Ou l'on te chassera à coups de bâton, comme un chien !...

PENCHO. — Ça... c'est à voir !

ROQUE. — On ne le chasse pas facilement.

PEPUSO. — Pas plus que ses compagnons.

f.

DOMINGO, *s'avançant.* — Que viens-tu faire ici? As-tu perdu quelque chose chez moi?

PENCHO. — C'est ce que vous allez savoir. Et que personne ne bouge, parce que je veux que tout le monde m'entende. Ici, on était en train de manigancer un mariage et cette manigance cache son mystère! Il s'agit de sauver un homme. Eh bien! cet homme ne veut pas qu'on le sauve!

XAVIER. — Qu'est-ce qu'il dit?

MARIA, *à Domingo.* — Ne le laissez pas parler!

PENCHO, *montrant Xavier et s'adressant à Anton.* — La justice cherche celui qui blessa grièvement cet homme?

ANTON. — Oui.

PENCHO. — Eh bien! l'agresseur, c'est moi.

MARIA, *atterrée, bas à Xavier et à Domingo.* — Niez-le... Je serai tienne! Démens-le! Tiens ta promesse!

ANTON, *après un moment d'étonnement de tous.* — Vous entendez ce qu'il dit.

XAVIER. — Il est ivre.

PENCHO. — C'est moi qui ai donné le coup de couteau!

DOMINGO. — Il est fou!

PENCHO. — Ce n'est pas vrai, ce que je déclare?

XAVIER. — Non!

DOMINGO. — Non!

PENCHO, *regardant Xavier en face.* — Ce n'est pas moi qui t'ai étendu à mes pieds?

XAVIER. — Non, ce n'est pas toi!

PENCHO. — Un soir de juillet, il y a dix mois, la veille de la Saint-Jacques.

XAVIER. — Non, ce n'est pas toi.

PENCHO. — A côté du canal du Jonc, chemin des Galliciens?...

XAVIER. — Non, tu mens.

PENCHO, *après un temps.* — Qui t'a blessé, alors?

XAVIER. — Ce n'est pas lui, je le déclare.

PENCHO. — Sous serment?

(*Xavier a un moment d'hésitation.*)

MARIA *bas à Xavier et très rapidement.* — Jure-le!

XAVIER. — Sous serment!

PENCHO. — Vous êtes charitables, les Maticas!... Vous défendez bien votre proie!... (*A Xavier.*) Mais je t'ai dit que je venais te l'arracher et par le nom chrétien que je porte, je te l'arracherai!

MARIA. — Ce n'est plus possible...

PENCHO, *à Maria.* — Contre ta volonté, généreuse et forte... et contre le monde entier, s'il se mettait devant moi!... (*Se retournant vers Anton.*) Faites votre devoir. Ces gens-là mentent, ils trompent la justice!

ANTON. — Ils te contredisent.

PENCHO. — Je fournirai la preuve.

ANTON, *à Domingo.* — Tu vois qu'il n'y a pas d'autre solution...

DOMINGO. — Et quelle preuve peux-tu fournir?

PENCHO. — La plus certaine et la plus sûre : l'arme avec laquelle je donnai le coup.

DOMINGO, *troublé, à part.* — Oh ! il savait !... (*Il fait un pas vers la porte de la maison avec des gestes confus et précipités.*)

PENCHO. — Que l'on retienne cet homme... (*A Anton, qui fait à Domingo un geste à la fois amical et sévère. Domingo s'arrête.*) Que personne ne sorte d'ici avant que je me sois expliqué ! Et n'empêchez pas qui de droit de recevoir ma déclaration; sinon, je m'en vais trouver le juge et je lui raconte tout ce qui s'est passé.

ANTON, *à Domingo.* — Impossible de le faire taire...

DOMINGO. — Il nous traque !...

PENCHO. — L'arme avec laquelle je frappai, je l'ai abandonnée sur place, près du blessé. Cette arme, quelqu'un l'a recueillie. (*A Domingo.*) Vous me demandiez ce que j'avais perdu ici? Eh bien ! C'est cela, c'est mon couteau ! (*A tous.*) Arme bien connue, aucun des jeunes gens de la Huerta n'ignore son histoire. Je l'achetai à Murcie, un jeudi de marché. (*A Xavier.*) Sais-tu dans quelle occasion? Quand cette femme me fit maître de son cœur. Elle était si belle, si désirée, que la crainte de la perdre m'empêchait de dormir...

Je portais mon fer ici, caché dans ma ceinture; je me disais : « Tant qu'il sera là, je ne la perdrai pas. » Mais la lame était lisse et bien des fois, quand je la montrais à la ronde, mes compagnons me disaient : « Elle n'a pas de devise. » Et cette devise, je la trouvai, la nuit de la Saint-Jean, pendant la fête, dans la chanson que chantait un jeune marin des navires de Carthagène :

« Pour la regarder, mes yeux,
« Pour l'aimer, mon cœur,
« Pour l'endormir, ma chanson,
« Pour la garder, mon fer... »

N'est-ce pas bien dit? « Pour la garder, mon fer ! » Ce fut ma devise, je la fis graver sur la lame, et, depuis lors, toute la Huerta sait quelle est la marque du couteau de Pencho Pascualo, ce qu'il dit, ce qu'il promet et ce qu'il tient ! Eh bien ! cette arme, c'est le maître de cette maison qui l'a. Domingo la cache dans son coffre. (*A Anton.*) Maintenant à votre tour. Moi, j'ai fini !

ANTON, *à Domingo.* — Donne-moi l'arme.

DOMINGO. — Je nie l'avoir ramassée à cet endroit pendant la nuit qu'il dit !

PENCHO, *vivement.* — Alors, quand et où?... Quelques minutes avant la rencontre, je l'avais encore dans mes mains; des témoins la virent. Cette même nuit, je m'enfuis à Oran... A cela, que répliquez-vous?

ANTON, *à Domingo.* — Il n'y a qu'à ouvrir le coffre.

DOMINGO. — Oserais-tu y fouiller?

ANTON. — Il faut bien, les témoins sont nombreux.

DOMINGO. — Je ne te donne pas la clef!

ANTON. — Tu compliques les choses et n'avances à rien.

DOMINGO. — Le feu de l'enfer nous embrase tous! (*Il lui donne la clef et Anton entre dans la maison, suivi de deux ou trois assistants.*)

SCENE XV

Les mêmes, excepté Anton et ceux qui l'ont suivi.

XAVIER, *essayant de gagner Maria.* — Maria del Carmen, tu as vu?

MARIA. — Mais il n'est pas sauvé! (*Allant vers Pencho qui reste calme et arrogant.*) Il n'y a plus d'espoir pour toi!

PENCHO. — Vraiment! Aucun?

XAVIER, *s'approchant de Maria et lui prenant la main.* — Viens avec moi. Laisse-le. (*Il l'emmène avec lui.*)

MARIA. — La tête me tourne... (*Elle tombe anéantie sur une chaise.*)

ROQUE, *à Pepuso.* — Ce garçon-là est un lion.

PEPUSO. — Il rugit et il déchire... Osera-t-on me le prendre? Maudite soit!...

SCENE XVI

Les mêmes, Anton et ceux qui l'ont suivi, revenant par la porte de la maison.

ANTON, *apportant le couteau enveloppé d'un chiffon.* — Tout était vrai! Voici l'arme avec la devise!

PENCHO. — Ah! maintenant, qui osera me démentir? La preuve, vous l'avez! Maria del Carmen! Je suis accusé. J'appartiens à la justice. Tu n'as pas pu me sauver. Reprends ta parole. Tu es déliée de ton serment. Adieu!

MARIA, *sortant de sa torpeur.* — Où vas-tu? Pencho! mon Pencho! Où t'emmène-t-on?

XAVIER. — Tais-toi!

MARIA. — Qu'allez-vous faire de lui?...

CONCEPTION. — Ma fille!

MARIA. — Laissez-moi!... Pencho est perdu!...

XAVIER. — Tonnerre de Dieu!...

MARIA. — Pencho a bien dit! Je suis libre. Je suis à lui, je lui appartiens, je ne le quitterai plus!... Emmène-moi Pencho!... Je t'accompagne... J'irai où tu iras. (*Elle court vers lui et lui jette les bras autour du cou.*)

PENCHO, *la serrant dans ses bras et regardant Xavier.* — Ne disais-tu pas que tu allais me la prendre? Regarde-la, suspendue à mon cou! Elle me suivra où j'irai: en prison, à l'échafaud. Est-elle mienne, oui ou non?

XAVIER, *voulant s'élancer.* — Cela, non! cela non!...

DOMINGO, *l'arrêtant.* — Mon fils! Contiens-toi.

ANTON. — Séparez-les et partons.

MARIA. — Non, non!...

CONCEPTION, *la séparant de Pencho.* — Obéis!

PEPUSO, *s'avançant avec résolution.* — Laisse-le emmener et ne crains rien pour lui.

DOMINGO. — Allons, décampez, Messieurs, la fête est finie.

CONCEPTION. — Et notre fille?

DOMINGO. — Laissez-la moi et attendez que j'avise.

(*Tous sortent.*)

PEPUSO, *avec un air de défi à Anton.* — Vous tenez le lion, mais il reste les lionceaux et avec eux je vous mènerai par un petit chemin où il n'y a pas de cailloux! Comme je l'ai tant demandé au divin Seigneur, aujourd'hui, enfin, la Huerta brûle! (*Il s'en va très vite par le fond, suivi de Roque et de ses autres compagnons.*)

DOMINGO, *à Anton.* — Emmène-le, enferme-le, débarrasse-nous en!

ANTON. — Oui, c'est le mieux!

DOMINGO. — Mais il vont t'assaillir au passage et on s'emparera de lui si tu ne fais pas venir la force armée...

ANTON. — Je l'envoie chercher à la ville.

DOMINGO. — Vas-y toi-même... C'est plus sûr !... Je garde le prisonnier. Il est en sûreté.

ANTON. — Entendu ! (*Il s'en va très vite, par le sentier de la basse-cour.*)

SCENE XVII

Maria, Pencho, Xavier et Domingo.

DOMINGO, *après avoir regardé de tous côtés ceux qui s'éloignent, va chercher Maria et, avec elle, s'approche de Pencho.* — Dis-lui, maintenant, qu'il s'empresse de fuir !

MARIA. — Oui, c'est cela, sauve-toi !

PENCHO. — Non.

MARIA. — Ils te laissent libre !...

PENCHO. — De ces gens-là, ni la liberté, ni la vie, ni les prières !

DOMINGO. — Mais on va venir te chercher.

PENCHO. — C'est bien, j'attends.

XAVIER. — Il ne veut pas fuir, non, la liberté le gêne !

PENCHO. — Que dis-tu?

XAVIER. — Je dis que tu es un lâche. Tu t'es dénoncé pour te sauver de moi!

PENCHO. — Xavier!

XAVIER. — Tu pouvais encore échapper à la justice, mais pas à moi! Tu savais que j'allais te tuer!

PENCHO. — Moi, j'aurais peur de toi!

XAVIER. — Oui, puisque tu te réfugies en prison!

PENCHO. — Cache-moi et tu verras! Cache-moi et je suis à toi!

XAVIER. — Oui, je vais te cacher. (*Lui montrant la maison.*) Entre!

DOMINGO. — Entre, oui.

XAVIER, *à Pencho.* — Nous sortirons cette nuit.

PENCHO. — Quand tu voudras.

MARIA, *courant à la porte.* — Entre... Ne le livrez pas!...

(*Pencho entre dans la maison.*)

DOMINGO. — Nous le sauverons encore!...

XAVIER, *fermant la porte à clef.* — Non, vous ne le sauverez pas!... Il est à moi!... Et cette nuit, je le tue! (1)

— *Et c'est par ces mots que se termine le deuxième acte.*

(1) MUSIQUE. N° 16. CHANSON DU COUTEAU (FRAGMENT)

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIEME

Pièce d'entrée dans la demeure de Domingo, pas très grande, murs blanchis à la chaux. Au fond, à gauche, trois grandes jarres posées sur des traverses de bois et peintes en rouge; des carrés de toile blanche, garnis de dentelles, recouvrent l'ouverture des jarres et dépassent au-dessous du couvercle. Derrière les jarres, des terrines de fond bleu, vert et jaune, sont placées en haut, dans les intervalles que laissent les jarres entre elles. Par terre et appuyées contre les jarres, d'autres terrines semblables. Sur les jarres, une planche fixée au mur, à laquelle sont accrochées à la file six ou huit petites jarres peintes comme les terrines. Au-dessus, courant perpendiculairement deux vaisseliers, avec plats et tasses, de couleurs voyantes aussi, verres et bouteilles dans lesquelles on voit des fleurs et des petits bouquets de basilic et de pin. A droite, un crochet en fer travaillé, auquel est suspendue une grande serviette avec garniture de dentelle grossière et au-dessous la cuvette, placée sur un pied de fer travaillé aussi. Une large porte au fond à deux battants, s'ouvrant en dedans, avec de forts gonds et serrures. A droite, vers le fond, une porte haute, au linteau arqué, ornée de rideaux blancs garnis

de dentelles et relevés chacun sur le côté. Derrière cette porte, on découvre une petite pièce de passage, au fond de laquelle on voit un coffre en bois blanc. Sur le côté gauche, premier plan, une grande fenêtre, grillée, par laquelle entrent les rayons de la lune. A droite, deuxième plan, une petite porte donnant sur le potager. Quelques images de saints sont collées au mur. Chaises de mûrier et de corde et une petite table à gauche, près de la fenêtre. Sur la table, un crasset éteint.

SCENE PREMIERE (1)

Pencho, assis à côté de la table. Il fait nuit, la pièce est sans lumière et la porte du fond est fermée.

PENCHO, *se levant et allant à la porte.* — Comme elle tarde à s'ouvrir cette porte ! Qui entrera?... Si c'est le vieux, au diable sa visite! (2) Celui que j'attends, c'est le jeune! Je l'attendrai, s'il le faut, jusqu'au jour du jugement dernier. Il m'a appelé lâche et ce mot m'a brûlé comme un soufflet! Après tout, il a raison, il faut que nous nous battions; l'un de nous deux est de trop.

SCENE II

Pencho, Fuensantica et Maria, entrant par la petite porte.

FUENSANTICA. — Entre sans crainte.

MARIA. — Pencho...

PENCHO. — Maria del Carmen !...

FUENSANTICA, *allumant le crasset.* — C'est moi qui l'amène ! Dieu nous donne une bonne nuit !

PENCHO. — Par où êtes-vous entrées?

FUENSANTICA. — Tiens !... Par ma porte à moi...

(1) MUSIQUE. N° 17. PRÉLUDE.
(2) MUSIQUE. N° 18. CHANSON DU COUTEAU.

Comme on me ferme celle-là... toujours de trop bonne heure... il faut bien que je sorte par une autre pour aller bavarder avec mon fiancé ! Mais, voyons, parlez, les amoureux, parlez !... La voilà ! ta Maria del Carmen. Mes pauvres petits ! allez, aimez-vous !... Moi, je vous protège...

PENCHO. — Merci, mignonne !

MARIA. — Comme tu es bonne, Fuensantica !

FUENSANTICA. — Sotte ! Garde tes compliments pour lui et ne perds pas de temps ! Dites-vous beaucoup de tendresses, moi, je vais faire le guet !

PENCHO. — Tes maîtres, où sont-ils?

MARIA. — Le père et le fils sont à l'ermitage.

FUENSANTICA. — Chez le curé, où loge le médecin. Ils croient que tu es bien bouclé ici et comme le docteur ne reste que cette nuit dans le village, ils sont allés le trouver pour la consultation.

MARIA. — Va dehors et guette !

FUENSANTICA. — Si quelque chose survient, je te préviendrai par l'autre porte.

MARIA. — Très bien.

FUENSANTICA. — Et tu sais ce que je t'ai déjà dit. La jument est là, toute sellée.

MARIA. — Oui, mille fois merci !

PENCHO. — De quelle jument parle-t-elle?

FUENSANTICA. — Eh ! la jument de la maison ! Celle qui doit servir à m'enlever un de ces jours. Nous

ions chez une cousine, qui me gardera jusqu'au jour du mariage. Et comme il faudrait traverser toute la Huerta, il serait trop long et imprudent de faire ce chemin à pied. Alors, je m'arrange pour que la jument soit sellée toutes les nuits, dans le cas où Jusepico se déciderait. Vous voilà au courant... (*A Maria del Carmen.*) Es-tu contente? (*L'embrassant.*) Adieu, ma jolie !

SCENE III

Maria del Carmen et Pencho.

MARIA. — Tu as entendu, Pencho?

PENCHO. — Quoi, mon amour?

MARIA. — Nous pouvons fuir. Je viens pour cela !

PENCHO. — Moi, fuir?

MARIA. — Oui.

PENCHO. — Avec toi?

MARIA. — Oui. Ta liberté et ton existence tiennent à un cheveu! Xavier te hait, le père Anton te déteste aussi et veut te livrer. Domingo, qui désire ta fuite, ne pourra rien pour te protéger. Il ne quitte pas son fils, de peur qu'il ne vienne se battre avec toi. Dans ces conditions, rester ici, c'est te perdre. Tu es enfermé comme dans une prison, menacé de mourir comme un condamné en chapelle... Pour ton salut, Pencho, grand trésor de

mes tendresses ! Il faut fuir, crois-moi, il faut fuir !...

PENCHO. — Je fuirai, oui, mais plus tard.

MARIA. — Plus tard, non; maintenant ou jamais! Tout de suite, car le danger menace de près, et tes amis, par leurs fanfaronnades et leurs défis, ne font que le rendre plus pressant.

PENCHO. — Tant mieux ! Dieu les récompense !

MARIA. — Je suis prête. Je suis allée avec Domingo et Xavier jusqu'à la maison du curé. Là, je les ai laissés, je suis entrée dans la chapelle et, à genoux sur les marches de l'autel, j'ai parlé ainsi à la Vierge : « Mère très chère, assiste-moi dans ce que je veux faire. Ce n'est pas une action coupable, c'est une nécessité, comme celle de notre pain de chaque jour et de l'air qu'on respire; car si je ne le suis pas, il ne partira pas et on l'arrêtera, on me le chargera de chaînes ou on me le tuera. »

PENCHO. — Quelle douce agonie que de t'entendre !...

MARIA. — J'ai juré à la sainte image que là où nous irions, nos amours seraient bénies dans une église. J'ai embrassé la nappe de l'autel. Rien ne te force à rester, qu'est-ce que tu laisses ici? Viens, puisque je pars avec toi.

PENCHO. — Non, je ne partirai pas. Tes lèvres, pour ce qu'elles viennent de dire, je les garnirais de roses et de jasmins. Mais je ne partirai pas. Je ne laisse rien, ici,

dis-tu ! Si, je laisse quelque chose, et cette chose, je ne puis pas l'oublier.

MARIA. — De ton bonheur?

PENCHO. — De mon honneur. J'ai promis à cet homme de l'attendre autant qu'il voudra. Laisse-moi me battre avec lui. Ce sera cette nuit.

MARIA. — Non, non, mon Dieu !... Voilà ce que je veux empêcher !...

PENCHO. — Il faut que cela soit !... N'as-tu pas entendu qu'il m'appelait lâche?... Que veux-tu que fasse ton Pencho qu'on a giflé de ce mot, qu'il fuie en abandonnant son honneur au milieu du chemin?

MARIA. — Cela t'importe-t-il plus que mon amour?

PENCHO. — Mais ton amour, je le perdrais aussi. Tu m'as aimé vaillant. Si je fuyais aujourd'hui, songe, demain tout le sang de la Huerta que tu portes en toi te ferait crier: « Xavier a raison, il a fui devant son ennemi, c'est un lâche !... » Impossible. Laisse-moi l'attendre. Nous nous trouverons face à face, fer contre fer, et après, nous partirons.

MARIA. — Et si Xavier te tue?

PENCHO. — Lui !...

MARIA. — Et toi, si tu le tues?... Tu seras de nouveau poursuivi.

PENCHO. — Alors nous fuirons. Il a voulu la lutte, il l'a rendue nécessaire. En arrivant, je l'ai trouvé malade, j'ai abandonné l'idée de le provoquer et comme

je ne pouvais me battre avec lui, j'ai été forcé de me dénoncer. Parce que je me suis dénoncé, il a dit que je tremblais devant lui !... Aussi, vois-tu, maintenant qu'il soit sain ou malade, il n'y a plus qu'un remède ! lui prouver qu'il a menti.

MARIA . — Hélas ! quelle angoisse !

PENCHO. — De plus, il a jeté les yeux sur toi et il se croit ton maître !...

MARIA. — Oh ! que je suis malheureuse !

PENCHO. — Ne pleure pas !

MARIA. — Combien l'amour a peu de pouvoir et quelle chose est plus vaine ! Je te parle d'amour et t songes avant tout à être vaillant. Quelle est donc la force qui vous fait négliger ceux qui vous aiment et penser à ceux qui vous haïssent? Mais, moi aussi, je laisse ici quelque chose. Je veux être tienne sans tenir compte ni de ma réputation que les langues déchireront, ni de mon foyer qui restera désert. Mais, qu'est-ce que ça peut faire, puisque c'est pour toi ! (*L'attirant avec un accent tendre et insinuant.*) Viens !... allons-nous-en !... On parlera de nous et les gens diront : « Voyez comme elle a été fidèle à son Pencho ! Ils se sont exilés, mais quel est le sol qui, foulé par eux, ne se couvrira pas de fleurs? » Tout le monde nous enviera. Xavier t'enviera, toi ! Cela ne vaut-il pas mieux que de le tuer?

PENCHO. — Tais-toi, tais-toi, je ne veux pas t'entendre !...

MARIA. — Xavier!... Si je le priais comme je te prie, toi !... Il m'obéirait comme un agneau, il me donnerait son couteau pour que je le jette dans le canal. Mais lui, je ne saurais pas le prier, à lui je ne saurais pas dire : « Fuis et je pars avec toi !... » A toi seul, je puis parler ainsi, mon Pencho, à toi seul...

PENCHO. — Oh ! ne continue pas !... ne continue pas ! Tu m'enlèves tout courage, tu me ferais manquer à ma parole !

MARIA. — Mais, c'est là mon désir, car je vois ainsi combien tu m'aimes !... Viens, tu es à moi ! (*Elle le conduit jusqu'à la petite porte de droite.*)

PENCHO. — J'ai promis d'attendre !...

MARIA. — Oublie ta promesse. Viens, la nuit s'avance... Viens que je te conduise... Avec ta Maria del Carmen... avec ta petite compagne... Suis-moi, allons-nous-en...

(*Ils arrivent jusqu'à la petite porte, elle, l'attirant, lui résistant mollement déjà. Elle va ouvrir la porte quand on entend tourner la clef de l'autre porte du fond.*)

PENCHO, *s'arrachant à elle.* — On ouvre la porte !

MARIA. — Oh ! oui !... Viens vite !...

PENCHO. — Non, non, j'attends !

(*Xavier ouvre la porte toute grande et entre.*)

SCENE IV

Pencho, Maria del Carmen et Xavier.

XAVIER, *près de la porte à Pencho.* — Me voici.

PENCHO. — Me voilà.

XAVIER. — Et elle avec toi!

PENCHO. — Oui, avec moi, toujours!

XAVIER. — Toujours! non, je viens vous séparer!

MARIA, *se plaçant entre les deux.* — C'est moi qui vais vous séparer.

XAVIER. — Tu n'y réussiras pas. Même si tu mettais entre nous deux toute la largeur du monde, nous nous trouverions un jour.

PENCHO. — Nous nous trouverions.

XAVIER, *à Maria.* — Je l'ai vu dans tes bras!

PENCHO, *à Maria.* — Il a dit que tu le fuyais!

XAVIER. — Non, Pencho, que le destin s'accomplisse! La lutte n'est pas inégale, je veux que tu le saches. (*A Maria.*) Sache-le, toi aussi. (*A Pencho.*) Regarde-moi, j'arrive droit et fort. Le médecin vient de dire que je n'ai plus aucun mal. Et c'est certain! Rien qu'en l'entendant, je me suis senti revivre. Aussi, n'hésite pas, entre toi et moi, il n'y a pas de différence. (*Tous les deux s'apprêtent à sortir.*)

MARIA, *courant vers la porte.* — Vous ne sortirez pas!

XAVIER, *luttant avec elle.* — Laisse-nous.

PENCHO. — Ne crains rien.

XAVIER. — Il n'y a pas d'autre solution.

MARIA. — Il y en a une autre. Ne suis-je pas la cause de votre haine? C'est à moi de disparaître. Laissez-moi, ne vous battez pas. C'est moi qui vais mourir !

XAVIER. — Tu dois vivre pour être mienne!

PENCHO. — Tais-toi !... Et sortons.

MARIA, *voulant les arrêter, désespérée et très agitée.* — Non, non !...

PENCHO. — Je reviens et alors je fuirai avec toi.

MARIA, *luttant avec eux.* — Non ! non !... Ne sortez pas !... Pencho !... Quelle angoisse !... Ah !... (*Elle tombe évanouie dans les bras de Pencho.*)

PENCHO. — Elle s'évanouit.

XAVIER. — Laisse-la ! Sortons vite, je reviendrai pour l'assister.

PENCHO, *s'occupant de Maria del Carmen, qu'il dépose sur une chaise.* — Toi... tu ne la reverras plus !

XAVIER. — Suis-moi !

(*Il arrive jusqu'à la porte et recule.*)

PENCHO, *sans cesser de s'occuper de Maria.* — Va, je te suis.

XAVIER, *s'approchant de lui à voix basse.* — Attends! voici mon père, il va nous retenir...

PENCHO. — Non ! qu'on ne nous retienne pas !

XAVIER. — Il me surveille, il veut empêcher notre rencontre.

PENCHO. — Il ne l'empêchera pas.

XAVIER. — Je vais me cacher là. Ne lui dis pas que je suis venu. (*Il disparaît par la porte de droite. Pencho reste auprès de Maria.*)

SCENE V

Pencho, Maria, Domingo et Fuensantica.

FUENSANTICA. — Domingo ! Domingo vient ! Qu'a donc Maria del Carmen?

PENCHO. — Elle s'est évanouie.

DOMINGO. — Xavier est-il là?

FUENSANTICA. — Je ne l'ai pas vu. J'étais de l'autre côté...

DOMINGO. — La porte est ouverte. Nul doute qu'il ne soit venu.

(*Maria revient à elle, regarde avec anxiété autour d'elle et se lève.*)

MARIA. — Pencho... (*Elle lui prend la main.*)

DOMINGO. — Et mon fils?...

PENCHO. — C'est lui qui a ouvert cette porte.

MARIA. — Il est ressorti?

FUENSANTICA. — Certainement il est ressorti.

DOMINGO, *à Pencho.* — Et toi, tu es encore ici?

PENCHO. — J'ai promis, j'attends.

DOMINGO. — Tu n'as rien à attendre. Sauve-toi, ne pense pas à te battre cette nuit; c'est une nuit de joie et rien de triste ne doit arriver. (*Avec allégresse.*) Tu ne sais pas Maria del Carmen?... Tu ne sais pas Fuensantica?... Le docteur a examiné le petit... mon Xavier... et avec quelle attention, avec quelle science ! Eh bien ! le résultat c'est qu'il a déclaré que le garçon n'avait rien de grave, seulement quelques douleurs qui lui restent de sa blessure, qui n'inspirent aucune crainte et qu'il espère guérir tout à fait et très vite.

FUENSANTICA. — Quelle joie !

MARIA. — Oui, certes.

DOMINGO. — Vous voyez bien...

FUENSANTICA. — Quand je disais que Don Fulgencio est un savant !

DOMINGO. — Il m'a rendu le bonheur. C'est lui, homme de science et de conscience !

SCENE VI

Les mêmes et Don Fulgencio.

DON FULGENCIO. — Bonsoir !

DOMINGO. — Don Fulgencio ! Vous, ici !...

DON FULGENCIO. — J'ai à te parler.

DOMINGO. — Comme il vous plaira.

DON FULGENCIO. — Ces jeunes filles...

DOMINGO. — Très bien. (*A Maria del Carmen et à Fuensantica.*) Retirez-vous. (*Domingo montre Pencho.*)

DON FULGENCIO. — Peu importe que celui-là nous entende !

MARIA, *bas à Pencho.* — Je te préviens que là, dehors, je veille.

FUENSANTICA, *à Maria.* — Viens, la nuit est belle.

MARIA, *à Pencho.* — Votre duel est impossible.

PENCHO, *à part.* — Personne ne l'empêchera.

(*Maria del Carmen et Fuensantica sortent à gauche. Pencho entre dans la pièce de droite et s'assoit sur le coffre.*)

SCENE VII

Domingo et Don Fulgencio. Sur la scène, vers le fond, Pencho, puis Xavier.

DOMINGO. — Dites ce qui vous amène, Don Fulgencio.

DON FULGENCIO. — Asseyons-nous.

DOMINGO, *lui approchant une chaise.* — Venez par ici. (*Les deux s'assoient.*) Prendrez-vous quelque chose ?

DON FULGENCIO. — Rien, merci beaucoup.

DOMINGO. — Tout ce que nous avons ici est à votre

service. Parlez. (*Il approche sa chaise de celle de Don Fulgencio.*)

DON FULGENCIO. — Mon cher Maticas, prépare-toi à m'entendre avec calme et fermeté.

DOMINGO. — Que se passe-t-il?

DON FULGENCIO. — Je viens te parler de ton fils. (*Dans la pièce de droite, Xavier apparaît, et, tout en restant caché dans l'intérieur de la pièce, il se place de manière à écouter la conversation des deux personnages.*)

DOMINGO. — Oui, Monsieur. Parlons de lui et dites ce qu'il faut faire pour achever de le guérir. Quelle joie vous lui avez donnée! Vous me l'avez presque guéri, rien qu'avec ce que vous lui avez dit, tout à l'heure. Et moi, donc! Ah! Monsieur le Docteur, vous apportez chez nous la joie et le bonheur!

DON FULGENCIO. — Tout à l'heure, Domingo, je vous ai trompés... (1)

DOMINGO. — Jésus, notre Père! Que dites-vous? (*Xavier s'avance jusqu'à l'entrée de la pièce intérieure et écoute anxieusement. Pencho se tient debout derrière lui.*)

DON FULGENCIO. — Ou, plutôt, j'ai trompé ton fils, le malade... Toi, non, parce que je me réservais de te faire savoir la vérité, comme je te l'avais promis et ainsi

(1) MUSIQUE. N° 19. MÉLODRAME

que mon devoir l'ordonne. Cette vérité, Domingo, je viens te la dire.

DOMINGO. — Oui, oui, toute la vérité !... si pénible, si douloureuse qu'elle soit.

DON FULGENCIO. — Il faut reconnaître au médecin le privilège de pouvoir dissimuler la vérité quand il parle en présence du malade. Le mensonge en pareil cas est pieux.

DOMINGO. — Mais, à moi, Don Fulgencio, à moi... qu'avez-vous à me dire?... Parlez sans détours. Voici mon front prêt à recevoir la couronne d'épines.

DON FULGENCIO. — Donc, ce que je dois te dire, à toi...

(Xavier arrive jusqu'à la porte, tout en écoutant avec une angoisse grandissante et une agitation qu'il essaye de dominer. Pencho s'avance aussi, reste en arrière de Xavier et écoute avec intérêt.)

DOMINGO. — Je me l'imagine, mon fils est très mal, n'est-ce pas?

DON FULGENCIO. — Pis que cela...

DOMINGO. — Pis que cela !...

DON FULGENCIO. — Ton fils est perdu.

DOMINGO. — Perdu !

(Xavier, qui écoute avec avidité, se sent rudement impressionné.)

DON FULGENCIO. — Il n'y a plus d'espoir pour lui. Voilà la triste vérité.

(*Xavier chancelle, étend les bras. Pencho accourt et le soutient, celui-là s'appüie sur celui-ci, en lui jetant les bras autour du cou et en lui imposant silence, le doigt aux lèvres, manifestant ainsi sa ferme intention de tout entendre.*)

DOMINGO, *pleurant, la tête dans les mains.* — Bonté divine ! Docteur, qu'est-ce que vous dites !...

DON FULGENCIO. — Ce que tu ne dois pas ignorer.

DOMINGO. — Continuez, continuez... Vous avez raison. Mais cette peine... Comment voulez-vous que je ne la sente pas !... C'est mon fils ! La racine et la sève de mes sentiments !... Poursuivez, je vous écoute. Je suis calme, maintenant. Est-il donc perdu, Seigneur?

DON FULGENCIO. — Le malheureux est comme un condamné à mort en chapelle !...

(*Pencho qui continue à soutenir Xavier, oblige celui-ci à se retirer, en le poussant vers l'intérieur de la pièce que l'on suppose communiquer avec celle de droite. Xavier essaye de résister et veut continuer à entendre; mais, à la fin, il s'en va, vaincu par la force et la volonté de Pencho.*)

DOMINGO. — Fils de mon âme! Mon Xavier!...

DON FULGENCIO. — La blessure ne s'est pas guérie. Cicatrisée au dehors, elle est encore ouverte à l'intérieur de la poitrine. Les poumons sont perdus. Dans un tel état de destruction, il n'est pas possible qu'aucun être humain vive !

Domingo. — Quelle douleur! Vierge Sainte!

Don Fulgencio. — Qu'il vive encore est un miracle, miracle de Dieu et mystère pour nous, misérables savants de la terre! Mais ses jours sont comptés: le miracle finira quand Dieu voudra. Allons, ne te laisse pas abattre.

Domingo. — A l'instant où je le croyais sauvé! Quand dans cette triste maison se levait l'aube du bonheur, tout s'écroule, tout se change en sel et en eau! Vous voyez bien qu'il faut que je pleure! Comment ne pleurerait pas un père? Cet amour est le plus profond, le plus tendre, celui qui dure le plus dans une âme, parce que, tant que le monde existera, les fils pourront se consoler de voir disparaître leurs pères, mais les pères de voir disparaître leurs fils, non, jamais!

Don Fulgencio. — C'est pourquoi il faut que tu conserves ton courage.

Domingo. — Et il n'y a rien à faire... rien, rien?...

Don Fulgencio. — Je te l'ai dit.

Domingo. — Vous êtes un savant, Don Fulgencio!...

Don Fulgencio. — Beaucoup moins que votre simplicité ne le suppose. La science elle-même se déclare impuissante en présence d'un cas désespéré.

Domingo. — Vous n'allez pas m'abandonner!...

Don Fulgencio. — Je ne t'abandonne pas. Loin de là. Si je suis venu te trouver, c'est non seulement pour

t'ouvrir les yeux, mais encore pour te conseiller, t'assister.

DOMINGO. — Oh ! merci, docteur, merci ! Que faut-il faire?

DON FULGENCIO. — Ton fils a besoin d'une quiétude absolue. Il vit actuellement dans une agitation constante, pernicieuse.

DOMINGO. — C'était cela qui me trompait. Cette animation me semblait le signe de la santé.

DON FULGENCIO. — Non, c'est un signe de fébrilité maladive. Accablé un jour, exalté l'autre, faiblesse et courage se succédant sans règle ni mesure. Il est l'esclave des caprices de la fièvre, maîtresse de son organisme ruiné.

DOMINGO. — Oui, oui !

DON FULGENCIO. — Le mariage, impossible ! Dès maintenant, renoncez aux fiançailles, très dangereuses, par raison de santé et par loyauté. On n'a pas le droit, Domingo, d'unir une existence saine et vigoureuse à celle d'un moribond !

DOMINGO. — Mais, il l'aime de toute son âme !...

DON FULGENCIO. — Raison de plus pour ne pas la sacrifier à son égoïsme.

DOMINGO. — Alors, il faudra tout perdre...

DON FULGENCIO. — Et il est nécessaire aussi de désarmer ces colères et ce désir de vengeance dans lesquels ton garçon se consume.

DOMINGO. — Tout cela est causé par la fièvre, car il est bon, oui, docteur, il est bon, mon pauvre petit, il est bon !

DON FULGENCIO. — Il importe de lui éviter tout ce qui peut l'enfiévrer. Cet ennemi, ce Pencho, vois-tu, il faut l'éloigner, il ne faut plus que ton fils le rencontre.

DOMINGO. — Vous avez raison. Mais alors, en agissant ainsi, je pourrai prolonger ses jours, n'est-ce pas? Je pourrai le garder, je le garderai près de moi une semaine de plus, un jour, une heure... si peu que ce soit?... Je le conserverai, n'est-ce pas, docteur? Vous m'avez broyé le cœur, mais vous avez bien fait. Un père doit être courageux. Vous verrez combien nous ferons durer mon malade ! (*Ils se lèvent.*)

DON FULGENCIO. — Oui, oui, Domingo, sois fort !

DOMINGO. — Ne nous abandonnez pas.

DON FULGENCIO. — Pour prolonger sa vie, je ferai tout ce que je saurai.

DOMINGO. — Et moi tout ce que je pourrai, plus même, plus que je ne dois.

DON FULGENCIO. — Au revoir, Domingo.

DOMINGO. — Que Dieu vous accompagne! (1)

(*Don Fulgencio s'en va. Domingo reste un moment accablé, pleurant.*)

(1) MUSIQUE. N° 20. MÉLODRAME.

SCENE VIII

Domingo et Pencho.

DOMINGO, *se dirigeant vers la droite.* — Ecoute, toi, Pencho. (*Pencho entre en scène.*) Fuis si tu veux.

PENCHO. — Avec Maria del Carmen...

DOMINGO. — Comme tu pourras. Va-t'en... disparais... la porte est ouverte. Mais, hâte-toi. Tu n'as d'autre délai que le temps que je mettrai à revenir avec la justice. Profite de mon absence, car je vais lâcher tous les chiens sur toi. Te voilà prévenu.

(*Il sort par le fond.*)

SCENE IX

Pencho et Xavier.

Dès que Domingo est parti, Xavier apparaît à droite, sous le coup d'une peine et d'un désespoir profonds. Il parcourt la scène, troublé, et enfin se laisse tomber sur une chaise, tout à sa douleur silencieuse. Pencho, plus loin et debout, regarde Xavier avec un air de compassion. Xavier, après un silence, redresse la tête, se lève et, regardant Pencho, lui parle sans pouvoir surmonter son abattement.

XAVIER. — Viens...

PENCHO. — Où?

XAVIER. — Viens me tuer.

PENCHO. — Tu es sans défense. Ne l'as-tu pas entendu?

XAVIER. — C'est un avantage pour toi. Ne le perds pas. Viens, c'est moi qui t'ai défié, et toi, en m'attendant, tu as fait ton devoir. Ce que je désire, c'est que tu achèves de m'arracher cette vie!

PENCHO. — Ne vois-tu pas que je te l'arracherais à coup sûr?

XAVIER. — C'est le seul bienfait que je puisse espérer désormais en ce monde! Je te le devrai à toi. Viens me tuer.

PENCHO. — Je ne me bats pas avec toi.

XAVIER. — Tu ne te bats pas?

PENCHO. — Non. Ton ennemi, je ne le suis plus. Quand je t'ai blessé, l'autre fois, je me battais, je n'assassinais pas. Maintenant, je t'assassinerais.

XAVIER. — Et si je ne te laisse pas partir?

PENCHO. — Je n'ai pas l'intention de m'en aller. Moi, tout seul, pourquoi m'en irais-je?

XAVIER. — Ils vont venir te prendre.

PENCHO. — Qu'ils viennent. C'est pour cela que je me suis dénoncé.

XAVIER. — Ton châtiment sera grand... puisque je me meurs...

PENCHO. — Soit. J'accepte tout, sauf de lever mon bras contre une poitrine sans défense.

XAVIER, *le regardant avec expression.* — Tu as raison.

PENCHO. — Cela ne se fait pas.

XAVIER. — Tu es un homme!...

PENCHO. — Oui.

XAVIER. — Alors, va-t-'en donc. Je te laisse libre, je ne t'arrête ni ne te dénonce. Va-t'en et sauve-toi!

PENCHO. — Avec Maria del Carmen?

XAVIER. — Avec elle, non!

PENCHO. — Eh bien! Je ne sors pas d'ici.

XAVIER, *suppliant, les mains jointes.* — Laisse-la moi!

PENCHO. — Impossible.

SCENE X

Les mêmes et Maria del Carmen.

MARIA, *du dehors.* — Pencho!... Pencho... (*Apparaissant sur la porte de gauche, empressée, haletante, pleine de trouble.*) Ils viennent, Pencho!... Pour s'emparer de toi... Des gens armés... beaucoup de gens... Tu es perdu!

XAVIER. — Ne crains rien. On ne te prendra pas ici. (*Il pousse la porte du fond et ferme à clef.*) Tu es chez moi.

MARIA. — Oh! merci Xavier!... (*A Pencho.*) Ne t'attarde pas!... Par ici! la jument est toute sellée...

XAVIER. — Oui, va-t'en, va-t'en... Je me charge de leur indiquer une fausse piste.

PENCHO. — Avec elle!

XAVIER. — Avec elle, non!... (*Il les regarde tous deux, qui ont les mains enlacées, il change subitement d'expression et dit:*) Eh bien!... oui... avec elle... avec elle!... mais sauve-toi. Prends-la! emmène-la! Moi... que suis-je déjà pour te la disputer! Pour moi, tout est fini!

MARIA. — Oh! Xavier...

XAVIER. — Tout à l'heure, j'allais tomber comme une masse, tu m'as soutenu. Emmène-la!

PENCHO. — Merci.

XAVIER. — Allez-vous en vite... (*Au dehors, on entend une rumeur qui approche.*) La jument vous mènera à la plage avant le jour. Là, vous trouverez toujours moyen de vous embarquer.

MARIA, *écoutant au dehors.* — Ils sont là!...

XAVIER. — Partez!... Mais partez donc!

MARIA. — La Vierge te sauve!

XAVIER. — Le ciel vous guide!... (1)

PENCHO, *de la porte vers laquelle il s'est dirigé, en tenant la main de Maria del Carmen.* — Adieu Xavier.

(1) MUSIQUE. N° 21. MÉLODRAME ET FINALE

XAVIER, *s'appuyant de la main contre le mur.* — Adieu Pencho !

MARIA, *dans un élan, court au milieu de la scène et s'adresse à Pencho, en lui montrant Xavier.* — Embrasse-le !

PENCHO. — Oh ! oui ! (*Ils courent l'un vers l'autre, Xavier jette les bras autour du cou de Pencho, celui-ci lui prend la tête entre les mains et l'embrasse sur la joue d'un baiser sonore, plein d'effusion...*)

Et c'est ainsi que se termine le troisième acte.

FIN

JUSTIFICATION
DU TIRAGE

CE VOLUME A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 25 OCTOBRE 1919 SUR LES PRESSES D'HENRI DIÉVAL POUR LES ÉDITIONS DE LA SIRÈNE. ON EN A TIRÉ QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE CORÉE, NUMÉROTÉS DE 1 A 15. LE PRÉSENT EXEMPLAIRE EST NUMÉROTÉ

